

110-1985

## Sommaire

	Pages
<i>L'espérance au quotidien</i>	
<i>Témoignages</i>	
• je mettrai mon souffle en vous... <b>Jacques Gaillot</b> .....	5
• des visages et des noms <b>Jacques Hahusseau</b> .....	8
• dans l'aventure des jours ordinaires <b>Suzanne Feunteun</b> .....	10
• mon arc-en-ciel <b>Félix Lacambre</b> .....	11
• signe du Dieu fidèle, aujourd'hui <b>Jean-Michel Verstraete</b> .....	14
<i>Au creux de l'inquiétude et du désarroi : l'espérance</i>	
<i>Bible</i>	
<b>Claude Wiener</b> .....	18
<i>La relecture d'un long chemin</i>	
<i>l'accueil des « signes des temps » préparent l'avenir</i>	
<b>André Laforge</b> .....	31
<i>Informations et nouvelles</i> .....	45
<i>Recensions</i>	
• « Eglise en Islam », de Mgr Henri Teissier <b>Joseph Kerlan</b> .....	52
• « L'Eglise et les ouvriers en France », de Pierre Pierrard <b>Jean Vinatier</b> .....	59
• « La vérité blessée » de Marie-Alain Couturier <b>Jean Vinatier</b> .....	61
<i>Actualités</i>	
<i>L'immigration familiale en question</i>	
<b>Bernard Gautier</b> .....	63

# — L'espérance au quotidien

## Témoignages

Après le temps d'une vision plutôt optimiste de la société — ouverture sur le futur, la technologie, la mobilité — est venu celui de l'inquiétude. Beaucoup de gens se sont mis à penser que tout allait mal après avoir cru que le « progrès » permettait d'espérer des lendemains florissants, une vie meilleure, plus longue, plus confortable. Divers sondages font état de l'impression ressentie par les uns : il n'y a plus de grand mythe enracinant les gens dans un passé commun ; ou par les autres : il n'y a plus de grands projets d'avenir. Ces mêmes sondages font apparaître que le désarroi se traduit par une désaffection des institutions, des grands partis, du jeu politique.

Pour Bernard Cathelat, directeur du CCA(1), nous sommes dans une société où chaque groupe, en ce moment, se sent orphelin. Les uns sont orphelins de racines, de valeurs ancestrales. Les autres de projets mobilisateurs. Les gens les plus novateurs, les mieux adaptés déjà à une société du futur, les « décalés » restent en marge. Parallèlement, une mentalité d'assistés frileux, xénophobes, repliés sur les acquis se développe. Car devant « la » crise, que faire ? Mettre à la cape en attendant que ça passe ? Vivre avec comme on vit avec son handicap ou sa maladie ? Chercher des solutions révolutionnaires ? Chaque groupe a son analyse, sa perception de la situation.

Ces diverses situations, réactions, questions, etc., nous les rencontrons autour de nous. Peut-être aussi en nous. D'une manière ou d'une autre, la « crise » nous atteint. Le « ras le bol » ne manque pas d'être, à certains jours, au rendez-vous. Fatalisme, désespoir ? L'espérance comme « malgré tout » ? L'espérance à nouveaux frais ?

Le Comité de Rédaction de la Lettre aux Communautés a demandé à diverses personnes d'apporter simplement le témoignage de leur recherche actuelle. Voici quelques-uns de ces témoignages. D'autres viendront dans les prochains numéros.

---

(1) Centre de Communication Avancée.

# ***“ Je mettrai mon souffle en vous pour que vous viviez ” \****

**Jacques Gaillot** Evêque d'Evreux

*Je suis évêque d'une diocèse à dominante rurale, avec une vallée industrielle, celle de la Seine. Le département de l'Eure (470000 h.) est proche de Paris et sous sa mouvance. Beaucoup partent y travailler chaque jour. En ce coin de Normandie, les résidences secondaires sont nombreuses. Le monde rural a connu et connaît une profonde évolution. Comme partout, la crise économique se fait durement sentir, avec un taux de chômage très élevé.*

*Il arrive qu'à certains jours les matins ont du mal à repousser la nuit. Des situations difficiles m'ont provoqué à l'espérance, un peu comme une balle qui ne peut rebondir que si elle touche le sol.*

*Mais peut on parler de l'espérance en cette période où tant de gens en manquent ? L'espérance est la vertu des temps difficiles. Elle est affrontement de l'inconnu.*

*Ecrivant ces lignes à l'approche de Noël, je regarde la douce lumière de Celui qui est venu « faire toutes choses nouvelles ».*

## **1 — Une espérance qui surgit au cœur de l'épreuve.**

*Je vis le ministère qui m'est confié comme une aventure humaine et spirituelle : l'aventure de l'Évangile. Je me retrouve dans l'expérience de l'Apôtre Pierre qui sort de la barque pour marcher sur les eaux à l'appel de Jésus (Mt 14). Quittant la barque, je perds les sécurités habituelles. La tempête s'est levée. Parfois je la soulève... Mes différentes prises de position (objecteur de conscience, Document « Gagner la Paix », les Immigrés, l'École) m'ont fait perdre un à un les appuis traditionnels.*

*Les oppositions, les incompréhensions, les critiques ont mis l'unité à l'épreuve. Est-ce que je ne divise pas plus que je ne rassemble ? Je risque une parole qui se veut un*

\* Ezéchiel 37,14.

écho de l'Évangile. Je ne cherche pas à plaire et à vouloir que les gens pensent comme moi. Qu'ai-je à perdre ? Un simple exemple : le dimanche 11 novembre, j'ai passé la matinée à la prison d'Evreux. On a été étonné de ce choix. Pourquoi aller à la prison et non aux rencontres officielles du 11 novembre ?

Les obstacles ne sont pas l'occasion de douter. Ils sont l'occasion de rendre témoignage. Les difficultés et les épreuves font partie du ministère apostolique. Pourquoi s'attarder à donner des explications ? L'important est de témoigner « Ce sera pour vous l'occasion de rendre témoignage » (Mt 21, 13). Au cours de mes visites pastorales, je me trouve souvent démuni et sans réponse devant les problèmes posés. Comme les Apôtres je n'ai ni or ni argent à donner. Devant des gens sans avenir, des jeunes qui perdent goût à la vie, des chômeurs dont les familles se déstructurent, que faire ? Je cherche moins à me protéger qu'à accueillir. Je désire moins apporter qu'écouter. Je suis moins porté à faire des constats qu'à discerner des germes d'avenir.

Comme Jésus devant la misère des foules, je suis remué par tous ces gens qui n'ont plus d'espoir. Je ne peux pas espérer sans eux : ma prière de pasteur me rend solidaire de ce qu'ils vivent. L'Évangile m'a appris le refus de la fatalité. Je sais que l'échec ne peut être le dernier mot.

## 2 — Une espérance qui renaît au contact des pauvres.

L'Église qui est à Evreux marche elle aussi sur les eaux. C'est une aventure. Elle ne peut vivre qu'en marchant sur la route des hommes. Le vent s'est levé. Vent de tempête ? Souffle de l'Esprit ? Faut-il continuer la marche ou revenir dans la barque ? L'avenir n'est pas de revenir en arrière. Il s'agit moins d'un passé à restaurer que d'un avenir à susciter.

Voici ce que j'écrivais récemment aux chrétiens du diocèse (Vie diocésaine du 14-9-84) : « Nous ne sommes pas faits pour la survie de l'Église mais pour le salut de l'humanité. Nous ne sommes pas en Église pour faire fonctionner des structures ou des institutions, mais pour être au service du projet du Christ : « Je suis venu pour que les gens aient la Vie et la Vie en abondance » (Jn 10, 10). Si l'Église est préoccupée d'elle-même, elle connaît l'enlèvement. Si elle est inquiète d'elle-même, elle n'entend plus les appels du monde. Nous sommes faits pour l'annonce d'une Bonne Nouvelle, et pour être au monde à la manière du Christ. Émerveillés de l'Évangile, nous sommes envoyés pour en être les témoins. D'où la nécessité d'être humblement à l'écoute de la vie des gens, attentifs aux événements et aux défis de la société. Comment pouvons-nous proposer l'Évangile sans être partie prenante de la dignité des pauvres et du combat contre l'injustice ?... L'Esprit du Christ qui anime et conduit l'Église nous entraîne avec insistance vers les exclus, les paumés de la

*crise économique, les malades, les mal-aimés, ceux qui connaissent l'insécurité... Les pauvres nous font respirer l'Évangile. Ils nous entraînent au partage et nous réapprennent l'essentiel. Quand l'Église se tourne résolument vers les exclus, elle retrouve le dynamisme de sa jeunesse. Tout peut reflourir. Un tel souffle réchauffe toutes les activités de l'Église ».*

*Des pauvres n'hésitent pas à s'adresser à l'évêque comme à leur ultime recours. Ils lui disent leur détresse morale, matérielle. Telle cette femme qui m'écrit : « mon mari est en prison. J'ai deux petites filles à charge. Suite à un transfert de dossier, je ne touche plus mes allocations familiales depuis plusieurs mois... il me faut chaque jour essayer d'emprunter 10 à 15 f pour pouvoir acheter du pain et du lait pour mes filles. Cela fait bientôt 3 semaines que je n'ai plus de charbon donc plus de chauffage. Nous sommes avec mes filles obligées de dormir habillées... ».*

*Ces appels au secours, entendus presque chaque jour me provoquent à vivre un peu plus l'Évangile avec les pauvres ; les plus déshérités sont toujours pour moi une petite lumière dans la nuit.*

### 3 — Une espérance qui se nourrit de signes.

*Il n'y a pas d'espérance sans signes. L'espérance se monnaie au quotidien par des signes tenus mais réels dans la vie des gens. En voici trois, évocateurs de tant d'autres !*

*— Chantal est à l'hôpital psychiatrique. Dans son angoisse et sa fragilité, elle lutte, elle prie avec confiance pour ne pas sombrer. Dans son pavillon, elle se sent solidaire des autres, comme si elle ne pouvait s'en sortir sans eux.*

*— Un inconnu m'écrit : « je ne suis pas croyant, mais si ce que vous dites exprime l'Évangile, je suis d'accord ; je marche avec vous ». Quand on essaye de dire une parole d'Évangile sur les questions brûlantes concernant l'homme, des incroyants dressent l'oreille, et se disent intéressés.*

*— Un groupe de chrétiens s'est mis en route de façon étonnante pendant que leur curé se mourait d'un cancer. Celui-ci vient de mourir. Ces chrétiens prennent en charge la vie et la mission des quatre paroisses. Dans un esprit de service, ils veulent que leurs villages vivent.*

*Des signes de libération existent. J'en pose un chaque jour : celui de l'Eucharistie, ferment d'espérance pour la vie du monde. Je crois que Dieu est vivant, qu'Il est proche de l'homme. Il a mis son souffle en chacun pour que nous vivions.*

# *L'espérance est au rendez-vous...*

**Jacques Hahusseau** Prêtre en Amérique latine

*Je suis au Brésil depuis deux ans, au rendez-vous d'un monde riche de contrastes, de vie, de possibilités et meurtri, dans le même temps, par la violence, la misère et la faim. Alors que le lucre grandit dans les mains d'une minorité, le plus grand nombre voit ses conditions de vie minimales se dégrader sans cesse. Le bœuf prend ici la place de l'homme. La violence se fait sauvage, arbitraire... On tue, on assassine pour devenir riche, en toute impunité. Les riches deviennent de plus en plus riches en terre, en argent, en pouvoir, tandis que les pauvres deviennent de plus en plus pauvres, marginalisés. Cette « spirale de la violence » grandit. Chaque jour apporte des faits, conduit à la rencontre de situations qui vérifient ce tragique constat.*

*Le « tragique », la souffrance sont au rendez-vous... !*

*Parler ici d'Espérance : un rêve ? une utopie?... Non, une attitude, une certitude qui grandit peu à peu d'une conviction née de la Foi et d'une expérience humaine qui oblige à regarder plus loin, et plus près aussi.*

*Dans ce monde de paradoxe et de misère, l'Espérance prend le visage de tous ces hommes et femmes de bonne volonté qui, patiemment, courageusement luttent pour un monde meilleur.*

*• L'Espérance, ce sont ces lavradores qui se sont organisés pour occuper un espace dans un latifundia et faire de cet espace un lieu de production et de vie pour leur famille.*

*• L'Espérance, ce sont ces femmes et ces hommes, ces jeunes confrontés à un quotidien difficile et qui n'en finissent pas de lutter pour chercher une issue et un moyen de transformer ce monde carcéral.*

*• L'Espérance, ce sont ces Evêques d'Amérique latine, courageux, actifs et patients pour donner un avenir à tout ce qui fut dit et écrit à MEDELLINE et PUEBLA, et vécu, bien avant, par JESUS.*

*• L'Espérance, elle a pris un nom par ici, encore une fois, il y a peu de temps : un nom de sang et de vie... Elle s'appelle aussi chez nous, maintenant : SEBASTIAO ROSA DA PAZ. SEBASTIAO fut assassiné sauvagement le 28 août dernier dans sa maison, sous les yeux de sa femme et de ses enfants. SEBASTIAO était président du Syndicat des travailleurs ruraux de URUCU [Etat de GOIAS]. Chrétien, sa lutte syndicale était l'expression de sa foi. Ses dernières paroles furent pour sa femme, ses enfants : « Ne vous découragez pas ! Ne désespérez pas ! ». Le faire-part annonçant la nouvelle se terminait ainsi : « SEBASTIAO vit au milieu de nous, et le sang répandu pour le service des travail-*

leurs ruraux est signe d'espérance. Dona ISAURA, sa femme et ses huit enfants appellent l'attention de tous les amis qu'ils n'abandonnent pas la lutte : ce serait la mort de SEBASTIAO ».

Selon toute vraisemblance, ce n'est pas demain que l'Amérique latine et le Brésil vont changer de situation... Les griffes du Fond Monétaire international, des empires capitalistes, des « grands » de tous ordres sont puissantes et acérées. Les états policiers se sont organisés pour défendre à tout prix les intérêts d'une minorité. Il faudra encore du temps et des vies pour basculer ces empires de mort. Je pense à cette phrase souvent répétée qui trouve ici encore plus de sens et de force : « C'est lorsqu'on est dans la nuit, qu'il est beau de croire en la lumière ! ». Je me souviens aussi de cette parole ou conseil de Dom LUCIANO MENDES, secrétaire général de la C.N.B.B. aux étrangers, venus pour travailler au service de l'Eglise du Brésil. Bien conscient des difficultés que chacun devrait affronter, il disait ceci : « Quand vous sentirez naître le découragement, le « cançaso », allez donc prendre un peu contact avec le peuple, allez rencontrer les gens... ! ». De fait, dans ce peuple de misère et de souffrance, que de courage et de lutte, que de partage et de signes d'humanité qui nourrissent et soutiennent l'Espérance.

L'Espérance, elle se nourrit pour une bonne part dans nos Communautés chrétiennes, dans la mesure où elles se convertissent à l'Évangile, échappant peu à peu à une religion anonyme et aliénante. Ensemble, on apprend à lire l'Évangile, à chercher les chemins de la libération où Jésus Christ nous donne rendez-vous. Les Communautés chrétiennes, nourries du Corps et du Sang de JESUS et ouvertes sur la réalité, deviennent peu à peu le creuset où se dit et se vit l'Espérance, où s'ouvrent les chemins pour un monde différent.

L'homme s'est rendu coupable d'un monde où beaucoup n'ont plus leur place. Le monde se ferme pour beaucoup, sans issue, sans salut, goulag sous toutes les latitudes... Mais, en même temps, l'homme devient lui-même acteur de son propre salut, moteur d'Espérance, lorsqu'il devient Corps et Sang de JESUS-CHRIST. Mort et vie sans cesse mélangées, sans cesse en conflit... J'ai appris, comme tous, la mort d'André JARLAN. Nous étions partis ensemble pour l'Amérique latine, pour apprendre et pour recevoir, pour donner à notre foi et notre Espérance une autre sensibilité, une autre dimension. Je me rends compte que cette dimension est marquée souvent par la souffrance et la mort, épreuve de la foi affrontée à toutes ces puissances de destructions humaines.

Mon Espérance, elle s'articule autour de JESUS CHRIST et du mystère de sa Pâque. De la mort acceptée pour la justice et pour les frères, naît la vie et un avenir dont le Père seul a le secret. J'apprends peu à peu à faire de la Parole de Dieu une nourriture qui devient essentielle et conduit au « Verbe qui s'est fait chair ».

« Béni soit Dieu, le Père de Notre Seigneur JESUS CHRIST : dans sa miséricorde, il nous a fait renaître pour une vivante Espérance... » [I Pierre, 1,3].

# *Dans l'aventure des jours ordinaires*

**Suzanne Feunteun** Mère de famille

*Pour commencer, je dirai que l'espérance, je la vis dans le choix que j'ai fait il y a 10 ans : me marier, vivre avec Jean-Yves, avoir des enfants. Cela peut paraître banal ; c'est pourtant la source de découvertes toujours nouvelles. Fonder un foyer, apprendre au jour le jour à vivre ensemble, à s'accepter l'un l'autre, à « faire avec » nos différences... nous fait passer par des chemins bien accidentés ! Mais après les difficultés surmontées, la complicité retrouvée, la confiance qui s'installe et grandit d'année en année nous permettent de croire en l'avenir, de vivre l'espérance. L'espérance, la foi en l'avenir se sont concrétisées par l'arrivée de quatre enfants. Des enfants qui nous bousculent, nous apprennent tous les jours ce que veut dire : aimer d'un amour totalement gratuit.*

*En dehors de la famille, j'essaie de vivre mon aventure là où je suis, dans mon village, avec les gens que je suis appelée à rencontrer pour les raisons les plus diverses : voisinage, école, associations, sports, occasion de naissance, relation des enfants. Je crois beaucoup à l'accueil de l'autre, au bavardage apparemment sans grande prétention qui, petit à petit, ouvre à une meilleure connaissance, permet à la confiance de s'installer, aux liens de se créer, de se renforcer au fil des jours.*

*Guy GILBERT dit : des jeunes y entrent, des fauves en sortent. « Les valeurs humaines de service de l'autre, de respect, de tolérance, d'accueil, de partage fraternel sont pour un chrétien fondamentales... Je sais trop que l'Évangile ne peut ni ne doit être dominateur. Sa diffusion est affaire de témoignage ».*

*C'est un peu ce témoignage, que j'essaie de porter là où je vis, dans mes relations, dans mes engagements dans les associations du pays : parents d'élèves, associations familiales, d'aide à domicile, groupe tiers-monde.*

*L'espérance, je la découvre dans les petits riens qui révèlent une ouverture (assister à la kermesse des écoles publiques quand on met ses enfants à l'école privée ou inversement, participer au rallye de l'Amicale laïque quand on est « de l'autre bord », organiser un voyage ensemble Association Familiale, Amicale Laïque), une nouvelle façon de considérer un tel ou une telle (qui accepte de prendre un petit groupe de caté, qui accepte la responsabilité de Président de l'Association malgré son peu d'expérience...). Je la découvre aussi dans la volonté de ne pas aller jusqu'à la rupture, la cassure, dans des relations devenues difficiles, par exemple après les élections municipales ou à l'occasion de la querelle scolaire, ou aussi avec les chrétiens de charismes différents. « Je crois en l'Église, chœur aux multiples voix », c'est par moment bien difficile à vivre !*

# Mon arc-en-ciel

**Félix Lacambre** Retraité, ancien permanent ACO, journaliste

*Mais où sont les espérances d'antan ?*

*L'horizon est noir. Le chômage gagne ; la pauvreté s'étend ; la richesse progresse ; les disparités s'accroissent (1). L'individualisme gagne ; le syndicalisme baisse. Le racisme se développe, les idéologies d'extrême droite contaminent toute l'opinion publique (2). Robert Hersant accentue son monopole sur l'information ; la droite triomphe ; la gauche divisée recule.*

*Les guerres continuent ; le commerce des armes fleurit. La famine sévit ; les coups de cœur des médias pour le Sahel masquent les problèmes de développement.*

*Reagan se fait réélire<sup>e</sup> ; le Nicaragua redoute l'invasion. La Pologne palpite ; l'Afrique du Sud réprime ; la Namibie attend ; le Chili martyrise. A peine libérés des généraux, les pays latino-américains tombent sous le joug du FMI (Fonds Monétaire international).*

*L'Eglise de France a du mal à définir ses priorités. Les faux pas ne manquent pas (texte sur la paix, action pour l'école catholique) qui mettent en cause sa présence au monde ouvrier. L'Eglise universelle semble désertier les combats de libération (mise en garde théologique, attitude au Nicaragua, confiance à l'Opus Dei, nomination d'évêques conservateurs, etc.). Ou elle se divise jusqu'à l'affrontement (évêques du Salvador, des Pays-Bas, etc.).*

*Où est passée l'espérance ? Pourtant, elle renaît chaque jour. Lorsque le soleil filtre derrière le nuage, l'arc-en-ciel se lève. Où est mon arc-en-ciel ? J'annonce ici mes sept couleurs :*

---

(1) La fortune déclarée en 1983 de Marcel Dassault s'élève à 5 milliards de nouveaux francs. Revenus bruts : 375 millions annuels, soit 31 millions par mois. Chômeur en fin de droit : 1 200 F, soit 25 000 fois moins. Par rapport au smicard, échelle de 1 à 8 000.

(2) 27 % des Français sont proches de Le Pen sur les immigrés.

— *Mes fils et mes filles militent de plus en plus : permanente syndicale, administrateur de Caisse d'Allocations Familiales, conseiller municipal, Conseil de parents d'élèves, groupes de consommateurs, gestion de colonies de vacances, syndicats, parti... Ils croient à Jésus-Christ, cherchent à en vivre, veulent construire des Eglises en communautés de plein vent (catéchèse, ACO, CCFD, Mission Populaire, etc.).*

— *Des retraités — dont nous sommes — ne veulent pas se laisser marginaliser. Ils reprennent du service dans l'organisation syndicale. Pour poser à nouveaux frais le problème du vieillissement et celui du partage du travail. Pour aider les actifs à bouger et à se défendre.*

— *Ma confédération syndicale se remet en question. Non sans peine. Non sans bavures. Mais avec courage. Que veulent les travailleurs de 1985 ? Quel syndicalisme pour aujourd'hui ?*

— *Des groupes de personnes, obscurs mais nombreux, ouvrent les chantiers d'une France multiculturelle. Ensemble, nationaux et étrangers, agnostiques, juifs, musulmans, chrétiens... Avec réalisme. Par dizaines de mille, nous avons occupé la rue pour le « carnaval » de « Convergence 1984 ». Malgré les bras d'honneur des commerçants de Ménilmontant et des bourgeois du boulevard Saint-Germain. Malgré les juges de Lyon qui condamnent Toumi, et leurs confrères qui blanchissent Le Pen.*

— *Des journalistes et leurs avocats — j'en suis — poursuivent le combat contre Hersant. Sans gloire. Sans résultats apparents. Malgré les déceptions de dix années ininterrompues d'injustices et d'erreurs.*

— *Pour la première fois en France, un système bancaire est mis en place par une organisation non gouvernementale au service du développement (CCFD - Crédit Coopératif) avec appel à l'épargne privée et aux réserves des institutions. Son bilan est déjà significatif. Pour la première fois, des pays victimes du FMI s'organisent (Conférence de Carthage). Même si leur révolte est provisoirement étouffée, ils ont posé le premier acte d'une résistance historique.*

— *Des chrétiens (adultes, jeunes, enfants) participent au combat ouvrier. Il me suffit de prendre part à une manif pour en reconnaître des dizaines. Des chrétiens s'engagent dans les luttes de libération, partout dans le monde. Des religieuses, y compris des contemporaines, sont solidaires. Des prêtres comme des laïcs sont victimes de la répression jusqu'au martyre (Popielusko, André Jarland). Quelques évêques refusent le conformisme (en France sur la paix, sur l'école) ou la complicité avec le pouvoir (les 6 évêques chiliens qui refusent de célébrer le Te Deum de Pinochet en octobre 1984). D'autres rappellent les condamnations de l'Évangile à l'égard du racisme, de l'élitisme (P. Vilnet à Lour-*

des), du capitalisme (évêques américains et brésiliens), de la répression (P. Rivera y Damas à San Salvador, cardinal Sin à Manille)...

Aussi longue serait la liste des courageux que celle des prudents et des aveugles. Quel que soit le jugement que je porte sur ces deux listes, les témoins courageux sont ma force. Mais, au-delà, mon espérance s'enracine — comme celle de millions de mes frères — sur l'Alliance de la Bible et la personne du Christ. Christ est vivant ; Christ est amour. Les siens le reconnaissent parmi les hommes au feu de l'amour et de la vie, ici et maintenant. C'est là que « boivent » (3) les sept couleurs de mon arc-en-ciel.

« Heureux les affamés de justice, ils seront rassasiés. Heureux les artisans de paix, ils seront appelés fils de Dieu. Heureux les persécutés pour la justice, le Royaume des cieux est à eux » (Matthieu 5 - 6, 8, 10).

---

(3) Le paysan d'Auvergne dit que l'arc-en-ciel « boit » car, souvent il commence ou finit à une source, un ruisseau, une rivière. Et toujours, ce sont le soleil et l'eau (pluie ou nuage) qui le déterminent.

# ***Espérance, signe du Dieu fidèle aujourd'hui***

**Jean-Michel Verstraete** Prêtre ouvrier

*Espérer, qu'est-ce que ça veut dire ?*

*La définition du dictionnaire dit ceci :*

*Considérer ce qu'on désire comme capable de se réaliser.*

*Cette définition me convient bien. L'espérance que j'essaie de vivre est celle d'un peuple, d'une communauté. D'ailleurs l'espérance a toujours été le moteur des peuples, et en particulier celui d'Israël.*

*1. Dans l'histoire d'Israël, l'unité du peuple s'est faite par sa foi au Dieu unique, mais le moteur de son histoire semble être son espérance aux différentes promesses scellées par des Alliances avec son Dieu :*

*Avec Abraham, c'est la promesse d'une nombreuse descendance ; il a quitté son pays, mais il n'a jamais pu voir sa descendance.*

*Avec Moïse, ce fut la promesse d'une terre où coulerait le lait et le miel. Moïse a œuvré pour découvrir et construire cette patrie, mais lui-même n'a jamais pu y vivre.*

*Puis avec l'exil et ses prophètes, ce fut la promesse de la venue d'un Messie, un libérateur, un roi, un nouveau Moïse.*

*Un homme, Jésus, a dit qu'il réalisait cette promesse, mais les siens ne l'ont pas reconnu. Le Christ lui-même a espéré mais la mort est venue, libérant son espérance en chacun d'entre nous par sa résurrection.*

*Ce que je retiens de ces quelques moments clés de l'histoire d'Israël, c'est que l'espérance fait vivre et agir. Elle fait appel à l'imagination de l'homme mais elle s'en échappe. L'espérance crée et unifie un peuple mais sa finalité est toujours à redécouvrir.*

*L'Eglise aussi a espéré et espère encore en la venue finale du Fils de l'Homme ainsi qu'en la résurrection de tous les hommes. Vaste programme qui consistait pour moi à*

*mériter mon salut par des sacrifices et par l'observation des commandements, des rites et du culte, à conserver la Révélation dans son intégralité comme un dépôt venu d'ailleurs. Je m'installais dans la vérité qu'il fallait défendre. L'Histoire était arrêtée, close, finie.*

*Par mon travail je découvre le syndicalisme, le marxisme, et par eux la possibilité d'une espérance concrète dans l'histoire des hommes. C'est la lutte pour une histoire moins fataliste. Ces luttes interpellent l'Eglise dans la classe ouvrière.*

*Du coup une partie de l'Eglise renoue avec l'histoire du peuple d'Israël. Ses luttes, ses libérations sont encore les nôtres, vivifiées par la résurrection.*

*2. Ma petite histoire individuelle trouve son sens dans cette réalité collective, révélée et apprise, où j'y suis mêlé, bousculé, remodelé.*

*Par exemple, j'espérais vivre ma foi dans le Nord, chez moi, avec les miens, modelé par le séminaire et la vie de travail (citernier)... et me voilà à Paris, avec la M.D.F.*

*J'espérais être ordonné comme prêtre ouvrier, pour le milieu « transports »... je suis ordonné pour la paroisse de Gennevilliers où je peux rester au travail comme chauffeur.*

*J'espérais être fidèle au milieu des transports jusqu'à la retraite... me voici maintenant comme pelleur dans les B.T.P. (1) en Haute-Savoie.*

*Chaque remise en cause me réinterroge sur ce que je cherche, sur l'unité de ma fidélité et pour quelle espérance ?*

*Pourtant je peux dire que chaque événement est riche de l'expérience de Dieu, de son amour qui attend, qui aide, qui donne et qui bouscule.*

*Je rêve toujours d'un monde nouveau à bâtir : il se crée chaque fois que j'accepte de voir en l'autre un frère. Je sais qu'en aimant l'homme (en respectant mes ennemis, en étant solidaire des exploités et des pauvres), je peux connaître l'amour de Dieu. Mais l'espérance en cet amour me crucifie affectivement. Elle me dit : « Ne possède rien, même pas une descendance ; respecte la liberté de l'autre car j'y suis présent ; bats-toi pour que l'autre soit respecté, car c'est aux pauvres que la Parole est annoncée ».*

*Des hommes me montrent la voie et se battent pour la libération des pauvres.*

*3. Dans les B.T.P.*

*Après un stage de pelleur à Egletons, ce furent quatre mois de chômage sur Valence, où je fus affronté, avec des millions d'autres chômeurs, à la solitude, au désert*

---

(1) Bâtiment et Travaux Publics.

et à la désespérance. Mon espérance, c'était simplement de retrouver du travail, une raison d'exister, et dans l'équipe et dans la société.

Puis la chance : une petite boîte de T.P. de 13 bonshommes en Haute-Savoie avait besoin d'un pelleur.

C'est le dépaysement complet, chantier en montagne, la rencontre d'un nouveau travail. Embauché comme conducteur de pelle hydraulique, je fus pendant deux mois conducteur de pelle à manche, de pioche, et de balai (les routes ça se balaie), nouvelle polyvalence prônée par les patrons. J'ai dû apprendre aussi à travailler avec d'autres. C'est neuf, surtout lorsqu'on ne connaît pas grand chose et que l'on dépend d'eux ; c'est les engueulades, s'écraser, l'apprentissage de l'humilité.

Au travail, je suis confronté au racisme verbal violent des Français. Lorsque le patron a appris que je logeais au foyer des immigrés, il m'a demandé si je n'avais pas peur de me faire poinçonner.

Les Français m'ont prévenu, 3 sur 13, l'un se faisant le porte-parole des autres, qu'à force de dormir avec les rats j'allais me faire enc... par eux. Quand ils ont appris que je m'étais fait voler ma voiture au foyer, je les sentais heureux que leur prophétie se réalise (en réalité le voleur était un bon Français).

Dans les déplacements, 50 km aller - 50 km retour avec une camionnette 504 bâchée, on s'est organisé pour aller chacun son tour à l'arrière, où il fait froid et où les gaz d'échappement piquent au nez et aux yeux ; et cela malgré les conseils du chef d'équipe qui voulait les Turcs derrière et moi devant.

Depuis ils m'appellent : le socialiste, parce que c'est bien à cause des socialistes qu'il y a la merde en France !

L'ambiance n'est pas terrible avec les petits chefs (ils sont quatre). Tout se rapporte au patron, tout se sait ou se surveille ; pourtant il faut bien respirer, discuter. En octobre, je faisais pression pour qu'on rentre du boulot à 17 h 30, comme c'était inscrit sur une ancienne note de service. Le patron a accouru pour dire aux copains qu'il fallait travailler du lever au coucher du soleil (au moins 18 h, en octobre) et ne pas écouter ceux qui ne sont pas sûrs de garder leur emploi (l'embauche est à 7 h, même l'hiver). On est payé à la journée quelles que soient les heures de travail.

Depuis 8 mois que je travaille, toujours la même paye de manoeuvre, 3 800 F nets, malgré le travail sur l'engin et son entretien. Un travail de pelleur qui commence à devenir plus qu'honnête.

*Pourtant c'est bien sur ce terrain-là que se vit l'espérance. Devenir compétent professionnellement pour être crédible. Tous ces petits choix font que je me situe bien d'un côté. C'est l'action microscopique et individuelle, un peu fleur bleue. Il me manque la dimension de la lutte de mon organisation syndicale.*

*Où je suis plus à l'aise : la rencontre des immigrés au foyer, surtout avec des Turcs. Peu de vocabulaire pour communiquer, mais un accueil chaleureux par les copains turcs que je retrouve au travail. Au début c'était à celui qui me prêterait l'assiette, le verre. A table nous partageons le repas, nous buvons le thé... et nous essayons de parler ; leur retour au pays, le chômage, la paye, les patrons, la famille qui est loin ! les femmes. Il m'arrive d'écrire leurs lettres administratives. Dernièrement ils m'ont élu délégué au comité de résidents.*

*Au début, au foyer, j'étais un peu sur la défensive, mais ils m'ont montré l'exemple du partage.*

*L'espérance dans l'égalité et le respect des races, c'est aujourd'hui que cela se construit, surtout en cette période où l'étranger est devenu, aux dires de beaucoup, la source de tous nos maux.*

*En conclusion, je retiens une phrase d'Alain Gallard, au dernier Atelier B.T.P.. Il disait : « Dans cette période de crise profonde, je m'efforce de conserver l'espérance du semeur ».*

# L'espérance

Claude Wiener \*

*Au cours de leur session 1984, les membres de la Mission de la Mer (prêtres navigants, aumôniers des ports maritimes, etc.) ont demandé à Claude Wiener de leur apporter le témoignage de l'espérance vécue par le peuple de Dieu avant la venue de Jésus Christ et celui des premières communautés nées de la Pentecôte. Dans son intervention, Claude a également typé deux témoins de l'espérance : le prophète Jérémie et l'apôtre Paul.*

*Le Comité de Rédaction de la Lettre aux Communautés a pensé que ces témoignages éclairent bien des situations actuelles, sociales ou ecclésiales.*

*Les pages qui suivent ont été écrites à partir de notes d'auditeurs. Le titre est de la rédaction.*

L'expérience croyante d'aujourd'hui s'enracine dans la longue histoire du Peuple de l'Ancien Testament et dans celle des communautés chrétiennes nées de la Pentecôte. L'inquiétude et le découragement, l'espérance et la remise en route font la trame de cette histoire, plus particulièrement à ses grands moments. Dans une première partie, nous soulignerons quelques témoignages d'espérance dans l'histoire du peuple d'Israël avant la venue de Jésus. Dans la seconde partie nous puiserons un peu de lumière dans l'expérience des premières communautés chrétiennes.

---

\* prêtre de la Mission de France, professeur à l'Institut Catholique de Paris.

# Quelques témoignages d'espérance dans l'ancien testament

## La naissance du Peuple d'Israël

C'est dans une situation de grande détresse que le peuple de la Bible prend peu à peu conscience qu'il est un peuple. Son histoire commence en Egypte, en pays étranger. Il y était arrivé dans de bonnes conditions. Le voici en situation d'oppression. Une menace d'extermination pèse sur lui. Les Egyptiens veulent le faire disparaître : les travaux forcés se font de plus en plus durs et le pouvoir décide la suppression de tous les garçons à leur naissance. Peu importe si les événements se sont réellement passés tels qu'ils sont relatés. L'essentiel est qu'ils ont laissé une trace profonde dans la mémoire du peuple. Il y verra plus tard à la fois l'action de Dieu et celle des hommes. Ce souvenir se transmettra de génération en génération.

L'action de Dieu. C'est une manière de lire l'histoire. Dans cette ligne, on va dire que Dieu a tout fait : il a choisi et envoyé Moïse ; il lui a fait savoir ce qu'il devait dire et faire... il a provoqué divers événements pour terroriser les Egyptiens et leur donner envie de laisser aller les Hébreux. On dira aussi : quand nous sommes arrivés à la Mer Rouge, poursuivis par les armées de Pharaon, Dieu a ouvert un chemin à travers la Mer pour que nous passions. C'est Lui qui a tout fait. Nous n'avons eu qu'à le laisser faire... Une telle manière de lire l'événement plonge dans le monde du merveilleux. On se dit qu'il n'y a pas grand chose à en retenir.

L'action des hommes. C'est une autre manière de lire les mêmes événements. Mais disons d'abord que ces événements sont très lointains et qu'il est difficile de les reconstituer exactement. Il est toutefois possible de les lire comme l'histoire d'un homme poussé en avant, se sentant appelé à intervenir pour secourir son peuple soumis à l'esclavage. C'est ainsi que l'on dit qu'un homme du nom de Moïse, s'est senti appelé par Dieu, et qu'il a osé s'engager, prendre des risques, affronter les autorités : tout petit bonhomme qu'il était, il eut le courage d'aller trouver le grand Pharaon d'Egypte et de revendiquer pour son peuple le droit d'aller, pour l'instant, au désert parce que son Dieu le lui demandait.

L'on voit aussi Moïse affronter les siens. Ils sont lents à se décider ; ils n'acceptent pas facilement de se lancer dans une telle aventure... Après s'être mis en route, ils connaîtront bien des péripéties et se mettront à renâcler : pourquoi donc avoir quitté l'Egypte ? Nous aurions mieux fait d'y rester, même dans les conditions qui nous y étaient faites... A chaque étape où

se fait jour la tentation d'un retour en arrière, Moïse secoue le peuple pour qu'il reprenne courage et se remette en route. Une certitude l'anime : Dieu veut faire de ce peuple un peuple d'hommes libres.

De cette histoire des tout débuts du peuple de la Bible, plus que le simple souvenir des événements demeure une conviction : l'existence d'un Dieu qui est du côté des opprimés, qui ne peut pas supporter que son peuple soit ni un peuple d'esclaves, ni un peuple d'endormis. Ce Dieu pousse les siens en avant et il est avec eux quand ils vont de l'avant. L'aventure qui aurait pu tourner à la catastrophe finit alors par trouver son heureuse issue : le peuple arrive en Terre Promise ; ce pays où il va pouvoir vivre comme un peuple libre et vivant.

Depuis lors, d'année en année, dans le souvenir fidèle de ces événements lointains transmis de génération en génération, le peuple de Dieu célèbre la pâque comme une fête de liberté et d'espérance.

## **L'espérance du peuple exilé à Babylone**

Nous connaissons mieux l'histoire de cette période, les événements qui ont conduit le peuple de la Bible en exil et quelques aspects de ces temps difficiles. Disons aussi que cette histoire sera éclairée par la précédente que l'on appelle l'Exode. Transportons-nous donc des années 1200 avant Jésus-Christ vers les années 600.

Les juifs ne sont alors qu'un tout petit peuple. Ils ont en face d'eux un ennemi bien plus puissant — l'empire de Babylone — qui grignote de plus en plus leur territoire. Un beau jour de 587 avant Jésus-Christ, c'est la fin. Jérusalem a été prise dix ans auparavant, ses habitants ont été en partie déportés. Ce jour-là, c'est le Temple qui est détruit ; la maison de Dieu, le symbole de l'unité religieuse et nationale. Il ne reste en Palestine, après cette destruction qu'une poignée de gens découragés, désorganisés. Les autres ont été emmenés loin de chez eux et se trouvent privés de leur organisation et de leurs structures, de leurs références religieuses et politiques, etc. C'est bel et bien, pour les uns et pour les autres, le sentiment que tout est fini. Cette fois-ci comme au temps de l'Exode, c'est encore au creux du désespoir que va renaître l'espérance.

Il n'est pourtant plus question de quelque chose de « miraculeux », comme au temps de Moïse. Quand on relate les événements de l'Exil, on ne raconte rien d'autre que l'histoire d'hommes repartant vers l'avenir. Ces hommes, avec l'aide des prophètes en particulier, vont entreprendre une grande réflexion sur leur passé. Ce sera d'ailleurs une réflexion à deux niveaux.

Tout d'abord ils vont reprendre, relire, réécrire les récits des vieux souvenirs de l'exode. Ils vont se dire : nous avons un Dieu et il tient à nous. Ce Dieu nous a libérés autrefois ; pour-

quoi ne nous libèrerait-il pas aujourd'hui ? Si ce Dieu est bon, il doit être quelqu'un sur qui l'on peut compter... Une certaine forme d'espoir naît de cette relecture des événements anciens : nous sommes un peuple soutenu par son Dieu ; nous ne sommes pas seuls dans l'existence... Ainsi les événements de l'Exode prennent-ils une grande importance et deviennent-ils générateurs d'espérance.

Les hommes du temps de l'Exil vont aussi reprendre l'histoire plus récente. Ils vont essayer de comprendre ce qu'ils ont vécu : ils ont été vaincus, écrasés... comment cela se fait-il ? Pourquoi est-ce arrivé ? Ils cherchent à repérer ce qui les a conduits à leur faiblesse. Ils constatent qu'ils étaient un peuple divisé, un peuple qui avait cessé de croire en lui-même et en son Dieu, de croire en ses valeurs fondamentales. Une telle constatation d'échec peut conduire au découragement : nous sommes trop lamentables pour nous en sortir. Elle peut aussi mener à se raccrocher. Et c'est bien ce qui se produit : le constat de son échec conduit ce peuple à se ressaisir. Les exilés, en cette terre étrangère où ils n'ont plus rien à quoi se raccrocher, constituent des communautés de croyants. Ainsi retrouvent-ils leur solidarité, la force de leur foi. Ils redeviennent des vivants qui ont quelque chose à faire ensemble. Ils se remettent en route.

Bien sûr, ils restent malgré tout loin de chez eux et sous la domination de la puissance babylonienne qui n'a pas envie de les renvoyer dans leur pays. Mais voilà que Cyrus, venant des plateaux d'Iran, entreprend et réussit la conquête de toute la région. Dans leur exil, les juifs auraient pu se dire : nous allons simplement passer d'une domination à une autre domination ; cela ne change rien pour nous. En y regardant de plus près, ils se sont dit que, peut-être, le nouveau pouvoir était une chance pour eux. Cyrus, en effet, tentait d'utiliser les possibilités de chaque peuple conquis par ses armées, plutôt que de réduire à néant ces peuples et leurs chefs. Peut-être même, le bruit court qu'il a l'intention de renvoyer dans leur pays les populations déportées.

C'est ainsi que naît chez les juifs déportés tout un mouvement d'espoir. On en trouve l'expression dans le texte d'un prophète de la fin de l'Exil, celui qu'on appelle le deuxième Isaïe. Ce Cyrus, c'est peut-être quelqu'un que le Seigneur envoie pour changer la situation et nous permettre de retrouver notre pays. Ce prophète va dire : « Des éléments nouveaux se préparent ». Il va rappeler l'Exode et comment le Seigneur a fait marcher son peuple à travers le désert. Puisqu'il a fait en ce temps là des choses extraordinaires, il va en faire maintenant de plus extraordinaires encore. Voici le peuple dans l'espérance, dans l'attente ; et voici le renouveau : au moment où Cyrus conquiert Babylone, il décide de renvoyer chez eux les différents peuples déportés par les Babyloniens, et particulièrement les Juifs.

Ils étaient démolis, découragés, désespérés. Des hommes les ont poussés à réfléchir, à lire les événements présents, à relire l'histoire passée... C'est ainsi qu'un certain nombre d'entre eux se sont rouvés prêts à reprendre l'aventure, en rentrant dans leur pays pour le faire revivre.

## La révolte contre l'occupant

Quatre cents ans après le retour d'Exil, surgit une nouvelle épreuve. Les événements se précipitent. L'Empire perse s'écroule. Les Grecs occupent la Palestine. Dans les premiers temps l'occupation se fait assez pacifiquement. Mais voici le temps de l'oppression, de la violence. Les Grecs, dont la civilisation est à l'avant-garde du progrès intellectuel, politique et économique de l'époque veulent assimiler les Juifs. Ils disent en quelque sorte : nous sommes le peuple le plus civilisé, le plus cultivé ; la seule vraie manière d'être homme est la nôtre ; vous aussi, devenez Grecs ! Cela revenait à dire : renoncez à vos coutumes, à votre religion, à votre identité de peuple.

Parmi les Juifs, il en est qui acceptent facilement cette politique que l'on dirait, à notre époque, coloniale. Ils pensent qu'en se rangeant aux côtés des conquérants, ils auront de nombreux avantages. D'autres vont s'opposer, refusant de se laisser absorber par la civilisation grecque. Ils vont affirmer qu'ils sont un peuple, qu'ils ont une foi, une certaine manière de voir le monde, l'homme et la vie.

Dans un premier temps, pour défendre leur identité nationale et religieuse, certains iront jusqu'à se faire tuer. Ce sont sans doute les premiers martyrs dont l'Histoire garde le souvenir. Vint ensuite le temps d'un sursaut. Comme cela arrive bien souvent, de ce genre de mort surgit la vie. Un grand nombre de juifs comprennent que la solution n'est pas de se faire tuer les uns après les autres. Partant d'un petit groupe, la révolte s'étend à tout le peuple et, après des années de durs combats, ils parviennent à retrouver leur indépendance, leur foi, la possibilité de marcher vers un avenir.

Voici donc une sorte de schéma général, quelques grandes étapes de l'histoire de ce peuple qui s'est trouvé bien des fois comme devant un mur infranchissable, avec l'impression qu'il n'y avait rien à faire, qu'il ne restait plus qu'à subir les événements... Et ce fut chaque fois la sortie du tunnel. Des hommes se sont décidés, engagés ; ils ont mobilisé et rassemblé les autres. Ils avaient en eux la force de la foi et la certitude que Dieu était là, avec eux dans ces événements. Au delà des manières dont ont été racontées les interventions de Dieu, miraculeuses ou non, une conviction demeure : Dieu et les hommes sont ensemble au travail pour que renaisse l'espérance. A chaque étape, le peuple se souvient des événements passés ; il relit son histoire et se nourrit de tout ce qu'il a déjà vécu. La mémoire de son passé lui permet de vivre le présent et de s'engager vers l'avenir.

## Un homme debout, Jérémie

Cet homme vit dans les années qui précèdent l'Exil. Le peuple juif se trouve alors de plus en plus menacé par un ennemi de plus en plus fort. Jérémie essaie de secouer le peuple.

C'est peine perdue. Il pressent la catastrophe ; elle ne saurait tarder : les Babyloniens sont vraiment très forts et le peuple d'Israël incapable de se défendre. Tout en regardant les choses en face, Jérémie voit plus loin. Il sait qu'il va falloir entrer dans le tunnel. Il est en même temps convaincu qu'il y aura quelque chose au bout du tunnel. Faire partager une telle vision des événements en période de crise est une entreprise difficile. A vouloir le faire, Jérémie se fait de nombreux adversaires, tant il est vrai que la plupart des gens préfèrent rêver plutôt que de voir la réalité en face.

Prenons quelques passages du chapitre 20 du livre de Jérémie. Dans cette petite page se trouvent exprimés des sentiments divers, témoins de moments de grand découragement et de moments d'espoir. Nous avons sans doute, là, les étapes habituelles de la vie d'un croyant. De ce point de vue, ce texte peut offrir un intérêt particulier. Commençons par le relire. Nous y découvrirons trois étapes.

Seigneur, tu m'as si bien séduit  
que je me suis laissé prendre ;  
tu m'as forcé la main  
tu as été le plus fort.

Tous les jours on rit de moi,  
tous me tournent en ridicule.

Chaque fois que je dois parler  
il me faut ensuite  
appeler au secours,  
crier à la violence  
et à l'oppression.

Transmettre ta parole  
me vaut chaque jour  
moqueries et insultes.

Si j'en viens à me dire :  
« Je ne veux plus y penser,  
je ne parlerai plus  
de la part de Dieu »,  
alors au plus profond de moi  
il y a comme un feu qui me brûle.

Je m'épuise à le maîtriser,  
mais je n'y parviens pas.

J'entends beaucoup de gens  
dire du mal de moi ;  
ils me surnomment

« Terreur de toutes parts ».

« Dénoncez-le », disent les uns,

« Oui, dénonçons-le »,  
répètent les autres.

Mes meilleurs amis eux-mêmes,  
guettent ma moindre erreur,  
ils espèrent me prendre en défaut.

« Alors, disent-ils, nous le tiendrons  
et nous aurons notre revanche ».

Mais, Seigneur, tu es fort  
et tu combats pour moi.

Ce sont mes persécuteurs  
qui trébucheront ;  
ils n'auront pas le dernier mot.

Humiliés d'avoir échoué,  
ils seront déshonorés pour toujours  
et personne ne l'oubliera.

Toi, Seigneur de l'univers,  
tu sais reconnaître

si un homme t'est fidèle,  
tu discernes ses pensées cachées.

Je t'ai confié ma cause,  
j'espère donc voir  
comment tu prendras ta revanche  
sur mes adversaires.

Chantez pour le Seigneur et louez-le,  
car il a arraché le malheureux  
aux griffes des malfaiteurs.

Maudit soit le jour qui m'a vu naître !

Que personne ne déclare béni  
ce jour où ma mère m'a mis au monde !

Maudit soit l'homme  
qui a rempli mon père de joie

en lui annonçant : « C'est un garçon ! »

Que cet homme-là ait le sort  
des villes que Dieu a bouleversées  
sans revenir sur sa décision !

Le matin qu'il entende des plaintes,  
et à midi encore des cris de guerre !

Si seulement Dieu m'avait laissé mourir  
avant que je naisse !

Ma mère aurait été ma tombe,  
elle m'aurait gardé en elle pour toujours.

Pourquoi suis-je sorti du ventre maternel,  
si c'est pour connaître peine et souffrance  
et finir ma vie dans l'humiliation ?

Une première étape : « Tu m'as si bien séduit... Au plus profond de moi, il y a comme un feu qui me brûle. Je m'épuise à le maîtriser, mais je n'y parviens pas ». Jérémie, c'est l'homme chargé d'une mission impossible. Il marche à contre-courant ; il est amené à dire des vérités dures que personne ne veut entendre. Il en vient alors à ne plus vouloir y penser, à ne plus vouloir en parler. Tout abandonner ! D'ailleurs, se dit-il, le Seigneur l'a « séduit » ; il s'est laissé avoir. C'en est assez. Il faut tourner la page. Rien d'autre à faire ! Pourtant, une telle manière de voir ne le satisfait pas. Sa foi reste vive, plus forte que son découragement. Il y a ce feu qui le brûle au-dedans de lui, ce feu qu'il ne parvient pas à éteindre. Alors, il faut repartir, se remettre en route... Cette première partie du texte, peut-être la plus importante dit bien des choses sur l'existence du croyant, l'expérience du militant. D'une part, cette existence et cette expérience sont difficiles à vivre ; elles comportent l'affrontement à de dures réalités. Et pourtant, d'autre part, on ne peut s'empêcher de continuer ; on se sent comme poussé par quelqu'un qui est toujours là ; on se dit que malgré tout cela vaut la peine... et l'on se remet en route. Cela, lequel d'entre nous ne l'a pas expérimenté ?

La deuxième étape est celle de l'homme dénigré, abandonné ; celui dont on épie le moindre faux pas, espérant le prendre en défaut. « J'entends beaucoup de gens dire du mal de moi... (mais) chantez pour le Seigneur et louez-le, car il a arraché le malheureux aux griffes des malfaiteurs ». C'est une situation bien connue, reproduite à de multiples exemplaires en tous temps. C'est aussi et surtout l'histoire de l'espoir tenace d'un homme qui croit à ce pourquoi il combat et qui sait que son espoir ne peut s'écrouler : une telle situation ne peut pas durer ; il n'est pas possible que les oppresseurs soient toujours les vainqueurs. Le Seigneur

sait bien reconnaître ce qui est juste et faire triompher la Justice. Il sait reconnaître celui qui lui est fidèle et il l'arrache aux griffes des malfaiteurs.

On pourrait dire de la troisième étape qu'elle est celle du creux de la vague: « Maudit soit le jour qui m'a vu naître... Pourquoi suis-je sorti du ventre maternel si c'est pour connaître peine et souffrance et finir ma vie dans l'humiliation ? ». Voici l'homme complètement désespéré. Il en vient même à dire des bêtises : non seulement il maudit le jour de sa naissance, mais il maudit aussi l'homme qui est venu annoncer sa naissance à son père, comme si cet homme y était pour quelque chose !

On peut être étonné de voir le texte se terminer ainsi. Ce serait tellement merveilleux s'il s'achevait par une note d'espérance ! Mais il est important de trouver dans la Bible la trace de ce qui est humain, profondément humain. Il nous est bon de savoir qu'un homme, aussi vigoureux et courageux que Jérémie, un homme qui s'est battu pendant des dizaines d'années, soit passé par des moments où l'on est même capable de déraisonner. Les hommes de la Bible ne sont pas des gens parfaitement admirables, des gens animés de courage de bout en bout. Cela dit bien que toute l'histoire d'espérance, se vit avec des gens qui sont comme ils sont, avec leurs richesses et leurs défaillances, leurs cris de vengeance et leurs chants d'espoir. L'histoire de l'espérance se bâtit avec la force des hommes, mais aussi leur faiblesse.

# **L'espérance à la lumière des premières communautés chrétiennes**

## **La première communauté**

### ***De nombreuses et diverses difficultés***

La première communauté née de la Pentecôte va se trouver dans une situation extrêmement difficile. Son premier handicap vient du fait qu'elle apparaît aux yeux des gens comme une communauté fondée par un condamné à mort. Ce que les gens savent de Jésus, c'est que les autorités juives, responsables religieux et politiques de leur nation, ont condamné ce Jésus et

que les autorités romaines ont approuvé cette condamnation. Bien sûr, les chrétiens diront qu'il est ressuscité. Mais cela reste difficile à croire. Le handicap demeure. La première communauté s'appuie sur quelqu'un qui mérite très difficilement qu'on croie en lui. C'est ainsi que les premiers chrétiens vont être très vite soupçonnés par toutes les autorités juives. On leur dit : vous n'êtes pas dans la ligne de notre peuple : « vous n'êtes pas dans la ligne de notre foi ». La condamnation ne se fait pas attendre. Dès les premiers chapitres, les Actes des Apôtres font état de deux morts : Etienne est lapidé, Jacques exécuté.

C'est donc dans une ambiance de soupçons, de soupçons religieux, et de menace, que les chrétiens vont avoir à affirmer leur foi. Aussi bien par leurs paroles que par leur vie, ils auront à convaincre que la vérité est de leur côté, que leur condamné à mort est innocent ; bien plus que cela : il est la clé de tout, il est celui derrière lequel il faut se mettre en route.

Mais les difficultés ne s'arrêtent pas là. Il en est d'autres, et celles-ci sont d'ordre interne. De gros débats surgissent entre les premiers chrétiens, diverses querelles entre les différents groupes. Querelles, par exemple, entre ceux qui parlent grec et ceux qui parlent araméen, disputes entre des gens d'origines et de tendances différentes. Un débat très important s'instaure quand il s'agit de savoir s'il est possible d'admettre dans la communauté des gens qui ne sont pas juifs, et à quelles conditions devrait être envisagée leur admission : fallait-il nécessairement imposer à ceux venus des peuples étrangers toutes les lois juives et notamment l'obligation de la circoncision ? Pouvait-on les accepter sans qu'ils aient pour autant à renoncer à leur culture ?... Ces questions ont engendré de nombreux débats ; elles ont amené Pierre et Paul à s'affronter assez durement.

Autres difficultés encore que toutes celles liées à la prédication, avec ses risques et ses dangers. Dans le chapitre onze de sa deuxième lettre aux Corinthiens, Paul résume tout ce qu'il dû endurer : « souvent, j'ai été à la mort ; cinq fois j'ai reçu des juifs les trente-neuf coups de fouet... », les dangers maritimes avec la célèbre histoire du naufrage. Il faudrait aussi parler des affrontements avec les Romains ; de tous ces juges devant lesquels il faut passer, qui ne comprennent rien et finiront par devenir tout-à-fait hostiles... A la fin du premier siècle, ce sont les persécutions.

## ***Et pourtant, vitalité et dynamisme***

Vraiment, les raisons de se décourager ne manquent pas. Les obstacles jalonnent la route des premières années, des premières décades. Et pourtant les premières communautés conservent un dynamisme et une vitalité extraordinaires, en raison de la foi qui les anime : la foi au Christ ressuscité, la foi au Christ qui est passé par la mort. Les premiers chrétiens sont des gens qui acceptent de marcher à la suite de quelqu'un qui a risqué sa vie pour tous,

de quelqu'un qui a été plus fort que la mort parce qu'il a tout risqué jusqu'au bout. Être chrétien, pour eux, ce n'est pas seulement dire : Jésus est vivant ; il est avec nous. C'est dire aussi : Jésus a vécu, s'est engagé, a souffert, est mort et il a été plus fort que la mort. Et nous, nous acceptons de marcher sur le même chemin.

La première communauté n'a pas été seulement la communauté de l'enthousiasme de la résurrection. Elle a été aussi la communauté du Messie crucifié — ressuscité. Avec courage et vitalité, cette communauté avance à travers des obstacles de toutes sortes. Elle se débat dans une ambiance continuelle de crises et de difficultés, mais elle va de l'avant, soutenue par l'espérance. Essayons de repérer, à travers le chapitre 4 des Actes des Apôtres (versets 1 à 32) ce qui donne à cette communauté sa force et son espérance.

Il s'agit, dans ce passage, d'un événement qui se situe dans les premières semaines après la Pentecôte. Pierre et Jean viennent de guérir un infirme, à la suite de quoi ils ont discuté avec la foule qui se trouvait présente (voir le chapitre précédent). Précisons aussi que les sadducéens sont le parti dominant chez les prêtres du Temple de Jérusalem — donc la catégorie sociale qui a le pouvoir dans la communauté Juive — et qu'ils ne croient pas à la résurrection. Ceci dit, tentons de repérer comment, dans leur situation difficile (on les arrête, on leur interdit de parler, on les menace, etc.), ils ont tenu le coup. Ils s'appuient, me semble-t-il, sur quatre convictions.

## **Quatre convictions**

### **Jésus est ressuscité**

Ce qu'ils ont découvert, c'est que Jésus a été plus fort que la mort. Jésus ressuscité, ils en parlent sans cesse (voir le texte en question). Eux, les Apôtres, disent qu'ils l'ont rencontré et que cette rencontre a complètement changé leur vie. Après sa mort, ils étaient découragés, perdus. Et les voici maintenant remplis de force : il est avec eux. Plus fort que toutes les forces de mort, il est au cœur de l'expérience qui est maintenant la leur.

La conviction qu'il est avec eux leur donne évidemment une espérance bien plus puissante que celle de l'Ancien Testament. En ce temps-là, on pouvait seulement espérer que le Seigneur continuerait à soutenir son peuple pour l'aider à sortir du tunnel. Les apôtres sont d'autant plus forts qu'ils sont habités par l'intime certitude que Jésus plus fort que la mort leur est présent et le restera toujours : « Je suis avec vous tous les jours jusqu'à la fin du monde ». Dire : Jésus Ressuscité est avec nous tous les jours, est beaucoup plus fort que dire seulement : le Dieu du ciel est avec les croyants tous les jours. La lutte quotidienne s'en trouve transformée.

## **L'Écriture est accomplie**

Par deux fois dans le texte, nous trouvons des citations de l'Ancien Testament (versets 11 et 25 b). Voici que les chrétiens se mettent à lire ces vieux textes d'une toute nouvelle manière. Ces textes leur parlent de Jésus. La pierre rejetée qui est devenue la pierre principale, c'est Jésus. Des gens se sont ligués contre le Seigneur et son Messie : c'est ce qui arrive aujourd'hui. Tout se qui se préparait à travers le Peuple de l'Ancien Testament aboutit maintenant. Ce qui était promis, ce qui était en route, maintenant on y est. Avec Jésus s'accomplit tout ce qui se préparait. Bien sûr, il reste à se battre. Mais une étape est franchie : l'espérance n'est pas d'attendre quelque chose ; elle est de travailler en s'appuyant sur ce qui est accompli en Jésus mort et ressuscité.

## **L'action de Dieu se manifeste**

C'est un point qui, dans un premier temps, peut nous dérouter. Le texte fait état de la guérison du boiteux du Temple. Racontée dans le chapitre précédent, il en est de nouveau question : « Cet homme se présente devant nous en bonne santé par le pouvoir de Jésus de Nazareth ». Le deuxième signe, c'est la maison qui se met à trembler et le Saint Esprit qui remplit tous les assistants. Nous n'avons pas l'expérience de signes semblables, de manifestations aussi visibles et marquantes. Mais on peut penser que ces signes sont une manière un peu frappante d'exprimer des réalités que nous pouvons connaître et vivre nous-mêmes. Ils veulent dire que la parole du Christ est capable de remettre les gens debout ; et que l'Esprit du Seigneur — même s'il ne fait pas trembler nos maisons — donne aux croyants la force qui leur permet d'annoncer la Parole de Dieu courageusement, sans se laisser abattre. Il est une manière de lire la vie qui permet de constater que la Parole de Dieu fait son chemin et transforme l'existence des croyants. Dans le texte, une telle transformation « crève les yeux » ; on ne peut pas faire autrement que de la constater. Il faut sûrement beaucoup plus d'attention pour découvrir et reconnaître ce qui se produit dans nos vies.

## **Le partage et l'unité font d'eux des hommes libres**

Cette ambiance de partage et d'unité, évoquée à la fin du texte, est un soubassement important de leur espérance. Alors que ce sont des gens sans pouvoir, sans influence — les membres du Grand Conseil trouvent même qu'ils sont un peu simples, sans instruction — ils témoignent d'une force qui provient de la solidarité et de l'unité de leur communauté. Il y a bien sûr l'exemple bien connu du partage des biens, et si l'on regarde les détails, on s'aperçoit que ce n'était pas simple. Mais peu importe. Ce que l'on nous dit ici, c'est que l'unité, le partage, l'entraide, voilà ce qui fait une communauté vivante, et voilà ce qui donne courage et espérance. On ne peut vivre la foi et son annonce qu'ensemble. L'espérance reste possible, malgré les obstacles rencontrés, quand on est ensemble, en communauté de partage.

## **Paul, apôtre de l'espérance**

### ***Le témoignage de Paul***

La première lettre de l'apôtre Paul aux Thessaloniens est son témoignage personnel. Il parle de lui-même. Voilà une quinzaine d'années qu'il est lancé dans son effort d'évangélisation. Il ne lui est pas toujours facile de retrouver les bases de son espérance.

### **Rien n'est simple, rien n'est facile**

Une fois encore, les difficultés sont bien présentes. Paul arrive à Thessalonique après avoir été insulté et maltraité à Philippes. Il rappelle que, sur place, il a rencontré de l'opposition. De plus, parce qu'il s'agissait d'évangéliser des gens pauvres, il a dû se mettre à travailler de ses mains pour n'être à la charge de personne. Il parle aussi des juifs qui l'ont persécuté et le poursuivent toujours pour l'empêcher d'annoncer l'Évangile. À leur égard il a des paroles extrêmement dures, sans doute écrites un jour de colère, car il parle d'eux tout-à-fait autrement dans d'autres textes. Il dit aussi que Satan s'est mis à plusieurs reprises en travers de sa route, manière de dire à quel point son existence et ses efforts d'évangélisation ont été mis à rude épreuve. La Communauté elle-même connut bien des difficultés ; ses membres ont eu notamment à souffrir de la part de leurs compatriotes. Ils ont pourtant avancé courageusement.

### **C'est vous, notre espérance**

Il est intéressant de voir comment Paul parle de l'espérance, mot qu'il n'emploie qu'une seule fois dans le texte. Il a mis toute sa vie sur un effort d'évangélisation, cherchant à rassembler les gens autour de Jésus-Christ. Il a connu maints obstacles. Au delà d'eux, son espérance, c'est cette communauté vivante, qui grandit, avance, et pour laquelle il a donné toute sa vie... comme il l'a fait pour les autres, sans aucun doute. Alors il emploie des images très fortes. Celle de la mère qui se donne à ses enfants : « Nous avons voulu vous donner non seulement l'Évangile, mais encore nous-même ». Celle du père aussi : « Nous avons agi avec vous comme un père avec ses enfants ». Ces images de mère, de père, pour parler de l'espérance, une espérance qui s'accroche à l'engagement qui est le sien. Vécu dans la foi, son témoignage n'est pas seulement une charge ; il est aussi une force, une espérance.

### ***L'espérance au présent et au futur***

### **Ce n'est pas seulement pour cette vie**

Dans le chapitre 15 de la première lettre aux Corinthiens, parlant de la Résurrection, Paul dit : « Si c'est pour cette vie seulement que nous avons mis notre espoir dans le Christ,

alors nous sommes les plus à plaindre de tous les hommes. Mais le Christ est ressuscité et nous, nous ressusciterons ! ». Paul vit d'une espérance qui va au-delà du monde dans lequel nous vivons maintenant. Il ne lui suffit pas d'espérer seulement pour cette vie. On ne peut pas dire pour autant qu'il se contente d'espérer seulement pour cette vie. On ne peut pas dire pour autant qu'il se contente d'espérer la vie éternelle. Le combat de toute sa vie pour rassembler des gens dans la foi au Christ, faire naître des Communautés et les soutenir, témoigne de son espérance au présent. Une telle espérance est pour lui enracinée et se prolonge dans celle de la vie éternelle.

Dans cet Empire romain qui était une énorme machine fortement structurée, les premiers chrétiens, qui n'étaient qu'un tout petit groupe, ne pouvaient espérer changer la société dans laquelle ils vivaient. Cependant, ils ne se sont pas résignés à ne rien faire se contentant d'attendre la vie éternelle. Plutôt que de se lamenter en se disant qu'ils ne changeraient pas ce monde-là, ils se sont mis à vivre, dans leurs communautés, des valeurs nouvelles dans la logique d'un monde transformé : en accord avec leur foi, ils ont bâti entre eux des communautés fraternelles. Et c'était bien pour cela que Paul se battait.

L'espérance, qui est de se retrouver ressuscités avec le Seigneur dans un monde enfin devenu complètement et parfaitement fraternel, les a poussés à préparer ce monde-là dans des réalisations immédiates qui en sont déjà une image. Ce qui aurait pu être source d'évasion devient projet mobilisateur.

### **En cette vie, l'espérance au milieu des crises**

Paul écrit dans le chapitre 5 de la lettre aux Romains : « Nous nous glorifions dans l'espérance de la gloire de Dieu ». C'est dire l'espérance d'un monde refait, transformé ; l'espérance de la gloire. Ailleurs, il dit aussi : « Nous nous glorifions des persécutions, des difficultés, des angoisses, sachant bien que les difficultés produisent la persévérance, que la persévérance vérifie la valeur de l'homme et que là se trouve l'espérance ».

Pour l'apôtre, l'espérance se trouve donc à travers ce chemin difficile où l'homme se construit peu à peu en apprenant à dominer les difficultés ; ce chemin où l'homme se laisse modeler, transformer par ses efforts à surmonter les obstacles. Ce n'est pas d'abord dans les moments où tout marche bien que l'on vit l'espérance. Elle s'apprend et se mûrit à travers l'effort, la difficulté, les crises de toutes sortes. Elle est tout autre chose qu'un rêve.

Bref, depuis ses origines, le peuple de Dieu est le peuple de l'espérance. Il a connu au long des siècles les crises les plus graves, mais jamais il n'a désespéré. Et cela à cause d'une certitude inébranlable : si faible et mauvais que soient les hommes (nous-mêmes aussi bien que les autres), Dieu ne les abandonnera pas car il est fidèle. Et Jésus son Fils, venu partager notre vie, mort et ressuscité est la garantie absolue de cette fidélité.

# La relecture d'un long chemin l'accueil des "signes des temps" préparent l'avenir

André Laforge \*

« Il est impossible de comprendre son temps, impossible d'agir sur lui, si on ne cherche pas à discerner les lignes maîtresses de son évolution ». (René Rémond).

Témoin, avec d'autres, des 40 ans de notre histoire commune, dans mon chemin d'automne j'ai la conviction de la nécessité, pour nous, **d'actualiser le fond et les formes de notre fidélité à la Mission confiée**. L'accueil des cris et des besoins des hommes d'aujourd'hui en est la condition.

Je viens de faire une lecture passionnante : « L'Eglise et les ouvriers de 1840 à 1940 » de P. Pierrard (1). Comment a-t-elle pu, notre Eglise, être à ce point aveugle devant la naissance de la classe ouvrière du 19<sup>e</sup> siècle ? Comment a-t-elle pu, malgré la clairvoyance généreuse de quelques-uns, rester si longtemps prisonnière des riches et des puissants ? Toute Mission en monde ouvrier doit connaître l'histoire de ce refus qui enracine profondément l'incroyance d'un peuple de Pauvres. Elle nous rappelle que l'Eglise, au fil des temps, peut très bien ne jamais rencontrer, dans leurs souffrances et leurs luttes, ceux qu'elle a la charge d'évangéliser.

Si je fréquente et rappelle l'histoire, ce n'est pas pour célébrer ou idéaliser le passé. Je crois simplement qu'elle nous fait **retrouver et reconnaître** les racines maîtresses de ce que nous sommes et de ce que nous avons à devenir. La lecture de la BIBLE nous apprend à les rencontrer dans la prière et la foi ; ne le faisons-nous pas personnellement en remontant le cours de nos vies, pour y découvrir les signes de l'Esprit à travers nos peines et nos joies ?

\* ancien vicaire général de la Mission de France, prêtre ouvrier.

(1) voir la recension faite par J. Vinatier, en fin de ce numéro.

Mais connaissons-nous suffisamment notre histoire ? Il est vrai qu'elle est courte : quarante ans sont peu de choses dans l'histoire de l'Eglise. Et le recul est difficile, tant ces années nous sont encore proches, et tant elles furent remplies d'événements douloureux. Les premières générations ont eu à se battre ; il leur a fallu patienter vingt ans — c'est la moitié de notre histoire ! — pour obtenir d'être enfin en situation missionnaire par le travail et le partage de vie. Je pense à ce que furent ces années, à tous nos copains qui n'ont pu supporter cette tragédie, aux générations piétinées, aux dons refusés. Je m'étonne du silence qui a été établi autour de nos camarades rejetés en 1954 et qui ont continué malgré tout à vivre la foi et le ministère sans qu'aucun acte de « reconnaissance » et de réconciliation ne leur ait été accordé par la suite... Tout cela fait partie de notre histoire. Nous ne pouvons pas l'oublier.

Ce n'est pas pour autant que nous allons nous enfermer dans le passé. L'essentiel est de chercher à comprendre quelles en furent les lignes maîtresses et le mouvement de l'évolution. Là sont nos racines ; et celles-ci nous révèlent que nous sommes engagés dans une longue marche jalonnée de découvertes, d'épreuves et d'inventions. Elles nous apprennent que l'Esprit, soufflant où il veut, nous demande une continuelle pauvreté pour accueillir dans nos vies le nomadisme et l'Exode. « Abraham, quitte ton pays », laisse-là tes sécurités, tes installations pour t'ouvrir à l'avenir !

« Le témoin de l'Evangile est un voyageur dont la vocation est la rencontre ».

La méditation sur ce que nous vivons depuis 1942 m'amène à souligner quelques points, à mon avis fondamentaux.

## Repères et convictions

### La racine maîtresse de la mission de France

Le N° 89 de la Lettre aux Communautés rappelait ces paroles du Père AUGROS : « N'oubliez jamais que si la M.D.F. a été créée, c'est parce qu'un beau jour, dans l'Eglise, on a pris conscience de la déchristianisation qui enfanta une nouvelle manière d'être homme, et cet homme naît païen... Cela se joue... non pas dans un petit secteur partiel, mais au plan national et mondial ».

Même si, maintenant, nous exprimerions cette pensée autrement, elle demeure notre **source commune** : la Mission confiée est toujours la même. Il nous faut rencontrer le monde d'aujourd'hui, accueillir « l'autre », « entrer en dialogue » ; plus encore : être de ces hommes du présent

qui façonnent la société et les cultures de demain, pour y vivre l'Evangile, la Bonne Nouvelle décisive pour tout homme et tout peuple.

Dans le bouillonnement actuel, ceux qui croient en Jésus sont peu nombreux. L'incroyance largement présente est un appel pressant pour une annonce du Seigneur. A un monde en quête de vérité, en recherche du « sens », l'Eglise se présente comme minoritaire, insignifiante. Elle passerait à côté de ce questionnement profond, si elle suivait les nostalgiques du passé qui veulent « restaurer la chrétienté » en utilisant de manière factice les vieux réflexes politico-religieux.

La chance de l'Eglise n'a jamais été dans son nombre et ses rassemblements triomphants, mais dans sa pauvreté qui la rend libre de ses choix, de sa présence et de sa Parole.

Notre histoire nous apprend la condition essentielle et évangélique de la Mission : c'est en prenant le parti des Pauvres, des exclus, des prisonniers, de ceux qui ont faim et soif, que l'Eglise, fidèle au chemin suivi par son Seigneur, peut être réellement « Lumière des Nations », exprimant la Parole de vie, de justice et de paix.

Si nous ne puisons pas à cette source, si nous ne la repensons pas continuellement pour la vivre en perpétuel changement, nous risquons de vite devenir, comme d'autres avant nous, un arbre mort.

## **Travailler à mettre l'homme debout est une tâche essentielle à l'Eglise**

Nous avons été créés comme « groupe », consacré entièrement à la Mission. Rapidement le « compagnonnage » du travail, les événements et surtout la découverte de la condition ouvrière, l'injustice et la dignité humaine bafouée ont interrogé notre foi en la centrant sur l'essentiel pour la vivre dans des terrains nouveaux. Conscients de nos responsabilités d'hommes, nous avons pris notre part, naturellement, dans les luttes pour le pain, le respect des travailleurs et la Paix. Nous avons été confortés dans notre engagement quand les Papes ont rappelé que « les luttes pour la justice » étaient constitutives de l'évangélisation.

C'est sur cette route que nous avons fait l'expérience d'une vie de foi stimulée et renouvelée par des camarades de travail qui ne la partageaient pas. En vivant quotidiennement avec l'incroyance proche qui frappait parfois à notre propre porte dans les moments durs, nous avons redécouvert les richesses insoupçonnées de la Bible, de la prière et de l'Eucharistie, le travail incessant de l'Esprit qui nous précédait. La Mission se révélait alors, non pas comme « dévoreuse » de la foi, mais comme « nourricière », inscrivant Jésus-Christ dans nos réalités humaines.

## **La mission est une œuvre commune**

L'expérience nous montre une autre dimension qu'il ne faut lâcher à aucun moment. L'intuition du départ était juste : la mission est une affaire commune.

Nous avons inventé les **moyens** pour vivre ensemble cette responsabilité : équipe, sessions, régions, ateliers, « recherche commune »... Ils ont leur forme passagère et sont continuellement appelés à la transformation, mais leur nécessité est fondamentale. Nous avons pu parfois apparaître, à certains, rigides dans nos structures, monolithiques dans nos orientations, exigeants et entêtés dans nos actions. Quand on est « dedans », c'est bien différent, heureusement ! L'image qu'on nous renvoie de nous-mêmes est, sans doute, une invitation à vivre humblement les richesses que le Seigneur nous a accordées pour son service, mais certainement pas à remettre en cause la nécessité de ces moyens efficaces.

La MDF n'est pas propriétaire de ce qu'elle fait. Mais, en tant que groupe ayant répondu à un appel précis, nous rappelons par notre recherche à toute l'Eglise que la **dimension missionnaire lui est essentielle** et que chaque baptisé est invité à témoigner du Christ et à annoncer l'Evangile. La conscience de cette responsabilité est un aiguillon permanent de notre fidélité. Dès le départ, quand le Cardinal SUHARD et les évêques français ont créé la Mission de France, et quand Rome lui a donné un statut définitif en 1954, ils ont voulu faire exister une Institution entièrement consacrée à la Mission pour le bénéfice des églises locales, en France et ailleurs.

## **Envoyés comme prêtres**

Envoyés comme prêtres, par l'Eglise et en son nom, avec d'autres prêtres poussés par l'Esprit sur la même voie, nous avons toujours voulu manifester par le signe durable de notre partage de vie et de ce que nous appelions une « communauté de destin », l'**Amour gratuit du Seigneur pour tous les hommes**. Nous cherchons simplement à être « ministres de l'Evangile » dans et pour le **peuple immense** qui ne connaît pas Jésus-Christ et se trouve sans Pasteurs.

Là où nous sommes, souvent dans un désert ecclésial, nous avons compris que l'Eglise est fidèle à sa Mission, quand elle envoie de ses ministres « au large », « aux plus loin », « aux plus pauvres du monde », pour annoncer la libération en Christ. **La gratuité de l'envoi** est toujours le signe évangélique d'un Dieu d'amour qui **se propose** comme la voie, la vérité, la vie, mais jamais ne s'impose.

On a pu penser que nous étions des « improductifs ». De fait avons-nous assez témoigné, annoncé ? La route de l'évangélisation est longue et rude. Nous essayons de semer pour que d'autres moissonnent.

Le ministère presbytéral vécu ainsi, à la suite des Apôtres, remplit nos vies. La Mission puisée dans l'écoute de la Parole de Dieu et l'Eucharistie, le service des plus pauvres dans nos engagements humains, la foi échangée en équipe dévoilant l'action de l'Esprit, l'envoi au nom de l'Eglise en sont les points de repère d'authenticité. Nous avons à être des « veilleurs », dans l'espérance et la certitude d'un peuple qui se rassemblera un jour pour ajouter ce qui manque à sa visibilité.

## **Nous sommes liés à l'Eglise**

Un vieil ami qui connaît bien la Mission de France m'a dit un jour : « Vous, à la M.D.F., vous êtes les militants d'une cause et des passionnés de l'Eglise. C'est sans doute pour cela que vous êtes souvent dans des déboires amoureux avec elle ! ». Solidaires de toute l'Eglise — une forte conviction en nous — à la fois nous avons des raisons de nous réjouir et nous ne manquons pas de souffrir. Nous nous réjouissons des témoins fidèles de l'Evangile et des prophètes d'aujourd'hui, malheureusement trop rares ! Quand l'Eglise, en haut et en bas, s'ouvre à la vie des hommes parce qu'elle a une conscience vive de sa mission, le signe est perçu par la multitude. Si elle revient en arrière, c'est le drame. Nous nous rappelons les réactions de l'opinion au moment du « retrait » des prêtres ouvriers. « On a pu déclarer sur tous les tons qu'il ne s'agissait pas d'un désengagement de l'Eglise (et) que les militants ouvriers restaient plus que jamais présents... personne ne s'y est trompé. Le geste est apparu, et était effectivement l'expression d'un retrait, d'un repli de l'Eglise sur elle-même ». (Père Rondet, Lettre aux Communautés n° 87).

Parce que nous sommes solidaires de l'Eglise, la perception des exigences de la Mission nous a conduits progressivement à chercher les chemins de la « communion ecclésiale » ; à entreprendre, à tous les niveaux, de nombreux dialogues avec des prêtres, des laïcs, des évêques. Cela n'a pas toujours été facile. Nos rapports, parfois tendus, même turbulents, avec l'épiscopat et des mouvements d'Eglise ne nous ont cependant jamais amenés à remettre en cause nos convictions et nos liens. Nous avons toujours à rendre compte à toute l'Eglise : de la foi vécue dans des terrains nouveaux et des cultures différentes ; du ministère presbytéral expérimenté au milieu d'un monde non chrétien ; de notre espérance d'une Eglise en germe. Y parvenons-nous assez ? Il nous reste encore du chemin à faire. En tout cas, une chose est certaine : pour reprendre l'expression de Bruno Chenu, c'est parce que nous sommes envoyés « au loin » qu'il nous faut avoir l'Eglise « au cœur ».

## **Accueil de l'Esprit**

Dans nos années de crise 1968-1973, certains, j'en étais, ont pu croire que « tout était fou-tu ». Il y avait bien des raisons de le penser. En 1973, le dernier ordonné se demandait s'il n'était pas « le dernier des Mohicans ». Finalement, c'est une nouvelle génération qui est arrivée avec son dynamisme et un regard neuf.

Nous avons été institués pour une œuvre de longue haleine et la mission pour les temps modernes, dans nos vieux pays d'Occident, ne fait que commencer. Les besoins se font pressants et si nous avons attendu longtemps, dans la souffrance et l'inquiétude, la « Lettre de mission »

de la Conférence épiscopale confirmant notre tâche, ce n'est pas maintenant après l'avoir reçue, il y a trois ans, qu'il nous faut « baisser les bras ».

## **Dans l'Eglise d'aujourd'hui ouvertures et reculs**

Comme beaucoup d'entre nous, pendant quinze ans je n'ai pas souvent fréquenté les presbytères et les antichambres épiscopales. Ma tente était plantée ailleurs et je tiens à ce qu'elle y reste. Pourtant, je suis revenu au port après ce long voyage, et j'ai trouvé plus de changement que je ne l'aurais pensé, des reculs évidents et l'ouverture de routes nouvelles.

Je suis inquiet en constatant une montée traditionnaliste envahissante, une nostalgie de la chrétienté, la peur du monde, les soupçons sur la « Théologie de la libération ». J'ai trouvé des mots piégés, presque vides de contenu à force d'avoir été suremployés dans tous les sens : priorités, mission, ministère, sans suffisamment les avoir réfléchis et concrétisés. On m'a dit un jour : « Ah, te revoilà, tu vas enfin pouvoir reprendre le ministère !!! », comme si pendant quinze ans de travail, il n'avait pas rempli ma vie ! Certains, au contraire, m'ont demandé : « Il y a beaucoup de bavards dans l'Eglise, pourquoi donc vous taisez-vous sur ce que vous avez vécu « au large », au nom de l'Eglise ? ». J'ai rencontré la fébrilité devant l'avenir, des prêtres questionnés en profondeur par leur nombre diminuant et la découverte de l'incroyance, des communautés chrétiennes squelettiques...

Mais j'ai tout autant été frappé par les **possibilités** nouvelles qui se manifestaient à travers des mises en places adéquates : une intensification de la formation des laïcs et de leur place dans les organismes « décisionnels » de l'Eglise, dans les « aumôneries » d'action catholique et de l'enseignement public, dans la catéchèse, les hôpitaux. La coresponsabilité prêtres-laïcs est à l'ordre du jour. Ici ou là, des synodes diocésains se préparent pour fixer les bases de l'Eglise de demain. Ce bouillonnement m'intéresse et pourtant il m'inquiète. Il me semble plus provoqué par la rareté des ministres que par la prise de conscience des routes nouvelles offertes à l'Eglise par le Concile pour l'accomplissement de sa mission. Il apparaît parfois, sauf parmi les militants d'A.C., qu'on priorise plus la **restructuration** que la **finalité**, la vie interne de l'Eglise que la Mission.

Eh oui, je crois que « l'élan missionnaire » de l'après guerre s'essouffle alors que nous n'en sommes qu'aux préliminaires ! Regardons, par exemple, la mission en monde ouvrier.

Depuis une cinquantaine d'années, par les efforts de la JOC et de l'ACO, des prêtres et religieuses au travail, et d'un certain nombre de communautés paroissiales, la preuve a été donnée que des chrétiens et des prêtres vivaient et approfondissaient leur foi au Christ dans les réalités et les luttes ouvrières, en y étant pleinement plongés. Des croyants ont témoigné et les travailleurs l'ont constaté ; les organisations ouvrières elles-mêmes ont perçu le signe d'un changement. La foi n'est plus considérée comme « une affaire privée », elle est reçue comme « l'animation collective » d'hommes et de femmes dont on ne soupçonne plus la loyauté, la générosité et l'authenticité.

Tout cet effort reste cependant bien fragile. L'Eglise va-t-elle continuer à investir pour « produire » des militants ouvriers chrétiens et envoyer de nouveaux prêtres ouvriers ? De plus, la classe ouvrière a des raisons légitimes de demeurer vigilante. L'histoire chargée d'agressivités et d'incompréhensions dans ses rapports avec l'Eglise depuis 150 ans est toujours présente dans sa mémoire. Aujourd'hui, la non-convergence des signes l'interroge... et les prises de position sur la Paix et l'école, les tendances ecclésiales au repli sur soi fondent son soupçon.

Nous avons accueilli avec joie le positif de la déclaration épiscopale sur l'évangélisation du Monde ouvrier en novembre 1983. En renouvelant la Mission confiée à tous, prêtres et laïcs, pour la première fois un document de tous les évêques parlait des prêtres ouvriers, des religieuses au travail et de leur place spécifique dans l'effort commun pour l'évangélisation des travailleurs. Nous avons attendu longtemps une telle déclaration. Faudra-t-il la même patience pour les décisions concrètes qu'elle suppose ?

Dans l'Eglise, la Mission demande toujours à ceux qui l'entreprennent leur propre effort de conversion mais, en même temps, elle doit amener toute la communauté ecclésiale à s'interroger sur son témoignage et à se transformer pour accueillir en son sein l'humanité nouvelle et « autre » vécue par ceux qu'elle a envoyés « au loin ». Or, notre Eglise a-t-elle vraiment entendu, accueilli le cri des pauvres, leur soif de justice et de dignité, leur espérance ?

## **Dans la société de demain quels travailleurs ?**

L'Eglise pour remplir sa mission doit connaître le monde qu'elle a à rencontrer. Il lui arrive, toutefois, de s'éveiller lentement, à tel point qu'on dit gentiment qu'elle a « plusieurs mètres de retard ».

Le monde actuel bouge et les évolutions vont très vite : il y a la crise et les mutations dans tous les domaines de la société. La modernité est inévitable, normale. Pourquoi donc en avoir peur ? Il me semble surtout nécessaire de réfléchir pour discerner les questions nouvelles qu'elle va amener. Ce monde, hautement technicisé, sophistiqué, comment le maîtriser pour le service de l'homme ? Ne va-t-il pas créer de nouvelles zones de pauvreté parmi nous, pour les immigrés et aussi les français ? La société rurale est déjà bien transformée par la technique et l'industrialisation de ses produits. Quel type de paysans va-t-elle engendrer ? Dans les transformations présentes, nous nous interrogeons : « demain que sera la classe ouvrière ? ».

Dans mes rencontres diverses, j'en vois sourire, y compris des prêtres, quand on parle de la classe ouvrière et certains vont jusqu'à affirmer que « tout cela, c'est du passé ». Un vieil ami rappelait toujours : « Là où l'on a les pieds, on a aussi la tête ». Les « leurs », où sont-ils pour parler ainsi ? Il nous faut être des « veilleurs ». Le jour où dans l'Eglise s'exprimerait l'opinion que la classe ouvrière n'existe plus, l'Eglise risquerait bien de ne plus investir pour remplir sa mission d'évangélisation, d'autant plus que ses moyens sont limités.

Au moment où « les prêtres se font rares », la tendance dans l'Eglise est inévitablement de leur confier des fonctions bien répertoriées pour la vie interne des communautés de croyants. Si le ministère de l'annonce de l'Evangile a encore si peu de place, c'est sans doute parce que nous n'en avons pas rappelé la nécessité, la possibilité et la richesse.

Guidés par une fausse pudeur, les P.O. n'ont-ils pas trop gardé le silence sur ce qu'ils vivent de la foi, du ministère ? En tout cas, on ne voit pas beaucoup, dans la vie ecclésiale, les répercussions de leur témoignage. Nous n'en avons pas fini d'élaborer et de produire une parole collective qui puisse appeler l'Eglise à sa propre conversion.

Il nous faut, avec tous ceux qui sont en classe ouvrière, **dire ce que nous voyons** : un monde de sous-emploi, de chômage, surtout celui des jeunes, une exploitation plus discrète, mais plus vicieuse qu'avant... ! Il nous faut aussi nous décider à prendre du recul, à **sortir des clichés qui datent**, à nous mettre à jour pour mieux comprendre ce qu'est la classe ouvrière aujourd'hui, ce qu'elle sera demain !

## **Nouvelles générations**

Depuis dix ans, la MDF a engendré une nouvelle génération de prêtres. Elle est limitée en nombre, mais c'est une chance que beaucoup nous envient. J'ai la joie d'être en équipe avec certains d'entre eux. Avec leurs suivants et les chrétiens de leur âge, ils seront les évangélistes du monde qui vient. Il nous arrive souvent avec leurs copains qui passent, de parler du chemin parcouru, de nos racines communes, de l'avenir de la MDF. Le témoignage discret des plus anciens peut être l'« initiateur » de leur propre route. Je constate que leurs orientations de fond ne sont pas différentes des nôtres, mais leur manière de les vivre leur est heureusement propre. Marqués par l'inquiétude du travail, une autre « approche » des plus pauvres, et des problèmes de l'immigration, ils sont porteurs du monde qui est. Ils ne sont pas sans soupçon devant les idéologies et les organisations syndicales ou politiques. Cela n'empêche pas leurs engagements pour la justice, la paix et contre le racisme.

Directement « à pied d'œuvre » pour la tâche missionnaire, ils ne sont pas empêtrés par les problèmes ecclésiastiques. Leurs épreuves seront autres. **Ceux qui viennent à leur suite développeront encore plus la différence.** Ils sont neufs pour un monde nouveau. Notre héritage ne se livre pas « clefs en main ». Nous ne pouvons pas faire l'expérience à leur place ; c'est à eux de faire leur chemin presbytéral, de le réfléchir et de l'exprimer.

Il arrive que des jeunes parmi nous s'interrogent sur la signification du ministère P.O. Depuis quelques années, les nouveaux P.O. ont souvent été placés, avec un souci de « communion ecclésiale » entre autres raisons, dans des équipes territoriales. C'est certainement important, bien que fort onéreux à tenir. Je regretterais beaucoup pour l'avenir, la rareté d'équipes P.O. sans charge territoriale. Leur signification est complémentaire de l'autre forme. Ayant fait personnellement

l'expérience des deux, je crois que l'insertion sérieuse dans la vie ecclésiale est possible aussi pour les équipes simplement P.O. ... et au sein du collectif national des Prêtres Ouvriers. Il serait dommageable que la MDF n'y témoigne pas dans les deux sens.

Ne faisons pas pourtant la **photocopie des modèles**. Les jeunes des nouvelles générations ont reçu le même appel qui les engage sur la même route que nous. Saurons-nous accueillir leur originalité, leur différence et leur créativité dans un dialogue libérateur de l'Esprit ? Il y a des générations diverses, mais le conflit entre elles n'est pas à l'ordre du jour. Je souhaite seulement qu'ils sachent recueillir dans la « mémoire de la Mission de France » ce que l'Esprit leur dit pour l'avenir.

Si nous vivons une union profonde dans la diversité, nous serons en bonne condition d'« appel » pour que d'autres nous rejoignent dans ce que nous devons toujours être : un véritable espace de liberté !

## **Ministères reconnus et autres participations à la Mission**

Depuis quelques années, la MDF a posé la **question des ministères**. Elle appelle au presbytérat, elle voudrait le faire, tout autant, au **diaconat** et aux **ministères de laïcs**.

Si nous parvenions à crier les besoins du monde, ceux des immigrés, des ruraux et des ouvriers, du tiers monde et des initiateurs de la société de demain ; si nous devenions une force de proposition pour tous les jeunes et les couples qui nous disent leur disponibilité parce qu'ils se sentent à l'aise dans le « courant » de la MDF ; si nous regardions avec des yeux neufs les germes d'élargissement, de développement structurel que l'Eglise s'est donnée au Concile et après ; alors nous nous préparerions vraiment, sans diminuer la spécificité presbytérale, à la mission de demain.

Il est dommageable que nous n'appelions pas plus à ces formes nouvelles de service pour la mission confiée. L'expérience, courte et limitée il est vrai, des rares équipes ministérielles, montre pourtant que la diversité des ministères amène l'approfondissement de chacun et manifeste le lien profond des ministères reconnus aux ministères ordonnés.

Conscients des **nécessités immenses de l'Eglise** pour sa rencontre du monde et l'évangélisation, je crois qu'il nous faut appeler aux ministères, mais encore nous adresser aux laïcs qui cheminent avec nous.

Sur nos terrains, les militants sont rares. Notre expérience nous dit pourtant que les mouvements d'Action catholique avec qui nous travaillons sont toujours les producteurs les plus sérieux des chrétiens actifs ouvriers et ruraux.

Chez les jeunes garçons et filles que nous rencontrons localement ou dans le « Service Jeunes » de la MDF, nous trouvons un fait nouveau et fort répandu. Ils expriment leur disponibilité, leur désir de servir, tout en manifestant souvent une allergie radicale à se situer dans des communautés territoriales ou des mouvements d'Action catholique.

Quand leur route d'adultes se précise, quand ils font des « choix de vie » authentifiant leur sérieux, ils se retrouvent « sur le quai » en nous demandant : Maintenant que peut-on faire avec vous ? Que proposez-vous ? ». Et quand certains entendent parler de « ministères », « ça leur donne des boutons ».

En fait, la plupart ne demandent pas de « faire partie » de la MDF, mais de **participer** à sa recherche et son action. Nous savons bien que nous ne sommes pas une église diocésaine et qu'en conséquence nous ne pouvons avoir un laïcat MDF. Cela ne m'empêche pas d'avoir la conviction qu'à travers ces demandes, l'Esprit les « taraude » et nous aussi, pour trouver des voies nouvelles. Pourquoi tous ces laïcs n'ouvriraient-ils pas eux-mêmes leur propre route dans la même direction que nous ? C'est alors, à partir de l'expérience, que des formes de lien se manifesteraient.

Quant à nous, nous pouvons, dès maintenant leur dire les besoins, dévoiler les appels de l'Esprit. Pourquoi certains d'entre eux ne partiraient-ils pas au Tiers Monde, là où il y a des équipes, ne rejoindraient-ils pas des équipes de P.O. ou rurales, ne s'engageraient-ils pas dans une présence aux immigrés, au quart monde ou sur d'autres terrains ?

## Vers l'avenir

Au long des jours, ma méditation sur ce que nous vivons, dans l'Eglise et la Mission de France, m'amène à penser que nous avons en nous de multiples possibilités et qu'il nous faut les exploiter ensemble, dans la fidélité à nos racines et aux nouveaux appels de l'Esprit.

### Une " affaire spirituelle "

Je crois, en effet, que notre avenir est d'abord une « affaire spirituelle ». Il y a encore un an, quelqu'un me disait : « L'Eglise tombe en vrille » ; et le même, après un long dialogue, acceptait de collaborer à un groupe voulu par l'archevêque de LYON pour baliser l'avenir ! Il est vrai que le « balancier » actuel nous paraît s'éloigner de ce que nous cherchons et les « processions triomphales » peuvent cacher les nécessités du moment. Si toute l'Eglise entend et accueille les cris des peuples, et suit son Seigneur, elle exorcisera sa peur du monde et se libèrera pour être digne de l'Évangile et témoigner.

En 1968, certains avaient diagnostiqué « la mort de Dieu ». Celui qu'on avait défiguré, peut-être. Mais le Dieu de Jésus-Christ envoie toujours son Esprit pour nous retourner et nous faire passer de la mort à la vie. Qui aurait pu prévoir Jean XXIII dans Roncalli, le « nouveau missionnaire » dans E. SUHARD, le martyr des pauvres du Salvador dans ROMERO. Au départ ils étaient conservateurs, effacés... et nous avons reconnu en eux des témoins.

Il ne peut y avoir d'avenir de la MDF, si nous doutons de celui de l'Eglise. Si la première n'est qu'un fruit de l'Esprit, provisoire pour une tâche précise, elles ne peuvent ni l'une ni l'autre avoir un chemin spirituel différent.

**Tout, en fait, dépend de nous.** Notre fidélité ne peut être une gestion du passé qui conduit à la mort, elle est dans notre accueil de l'Esprit à travers les signes des temps. C'est de cette espérance que nous aurons collectivement à rendre compte.

## **Recherche commune et confrontation**

A la dernière Assemblée générale et au FORUM-MISSION quelque temps après, nous avons essayé de nous « mettre à jour » sur le **contenu de la mission de l'Eglise**. C'est une tâche essentielle et permanente qui nous concerne tous.

Dans les années 1960, des responsables d'alors, dont je continue d'admirer la clairvoyance géniale, nous ont invités à mettre en œuvre dans toute la MDF, ce que nous avons appelé la « **recherche commune** » et la **confrontation**, par le biais des équipes, des régions, des ateliers et de l'assemblée générale. Cela s'est réalisé sur le terrain et dans la préparation des grands moments de notre histoire.

Je pense pourtant que nous n'avons pas encore été assez loin sur cette route essentielle. **Osons-nous aller plus loin ?**

Dans la logique de nos vies, nous avons tous pris nos engagements ; leur diversité a manifesté notre liberté. Nos existences, nos idéologies sont différentes : en avons-nous dialogué sur le fond ? Avons-nous essayé d'accueillir et de comprendre ce que devenaient « les autres », ce qu'ils faisaient ? Certes, les P.O. et ceux qui sont au tiers monde ont dialogué ensemble un long moment. L'échange bénéfique pour les uns et les autres a-t-il été poursuivi ? Sauf peut-être dans l'intimité des équipes, nos débats ont abouti, en fait, plus à une **juxtaposition** qu'à une **véritable confrontation**.

Si, volontiers, nous accueillons, un peu théoriquement, ce que vivent les Eglises « d'ailleurs », la MDF peut s'enrichir, en se laissant questionner par ce qui est vécu en son sein « autrement ». C'est en prenant cette direction que nous accepterons les remises en cause nécessaires et les élargissements de nos positions, légitimement rudes, et que nous contribuerons à l'unité de l'Eglise par la rencontre et l'accueil de l'« ailleurs » de celle-ci et du monde.

La confrontation entre nous est un enjeu qui concerne toute l'Eglise dans sa dispersion, ses multiples cassures actuelles, et les oppositions farouches qui se manifestent en son sein.

## **L'option préférentielle pour les pauvres**

« L'option prioritaire pour les pauvres est la forme actuelle de l'espérance que l'Eglise apporte au monde ». Je pense que nous en sommes tous conscients et cela nous engage sur plusieurs points :

Nous avons voulu une présence consistante quoique limitée dans les pays du tiers monde. C'est bien évidemment là-bas que l'énormité de la pauvreté et les potentialités de l'avenir appellent la présence de l'Evangile et les témoins de la libération en Jésus-Christ. C'est de là-bas, des peuples et des églises, que nous recevons les plus fortes provocations pour la conversion des vieilles églises d'ici. Pour notre propre tâche, en France, la dimension « Tiers Monde » est essentielle. Nos frères « lointains » relayés par le secrétariat Tiers Monde nous le redisent. Parmi nous, prêtres ou laïcs, y a-t-il suffisamment le « virus Tiers Monde », y compris pour y partir ? Je crois que oui, si nous lui permettons de se manifester, dans des échanges entre tous, « de là-bas » et d'ici, plus fréquents et toujours plus approfondis.

« L'option préférentielle pour les pauvres » me semble avoir d'autres points d'application. Des P.O. à la retraite, sans oublier leurs solidarités passées, consacrent leur temps à EMMAUS, au SECOURS POPULAIRE, à A.T.D. - Quart-monde. D'autres, tout en étant au travail, prennent en charge des LEP ou partagent la vie des immigrés. Autour de nous des jeunes, célibataires ou couples, disent leur désir d'œuvrer avec nous sur ces terrains. Ces constatations ne doivent-elles pas nous amener à préciser ce que nous pouvons entreprendre dans cette direction. Nous savons bien qu'il ne peut s'agir d'un « assistanat ». La pauvreté a des causes contre lesquelles il faut lutter. « Travailler à mettre l'homme debout est une tâche essentielle de l'Eglise » et, où que nous soyons, quoique nous fassions, nous ne pouvons ni l'oublier ni le taire. L'un d'entre nous disait récemment : « L'évangélisation des riches passe par celle des pauvres ». J'en suis personnellement convaincu.

## **Une nouvelle société nous interroge**

Je ne peux m'empêcher de penser à la société qui est en train d'être conçue et fabriquée par des chercheurs, des scientifiques, des techniciens ; sans oublier, à un moindre degré, l'associatif et les services. Dominés depuis longtemps par le pouvoir de l'argent, toujours bien vivant, nous voyons se manifester maintenant un autre pouvoir, celui du savoir. Il sera lui aussi bien difficile à maîtriser pour le bonheur des hommes. Les jeunes générations sont porteuses d'un langage nouveau, d'une possibilité inouïe de communication, dans laquelle il n'est presque plus nécessaire

de connaître la langue de l'autre pour se faire comprendre. C'est une autre manière de penser, une nouvelle structure mentale... et, en ce domaine, je me sens parfois renvoyé dans les rayons déjà bien fournis des analphabètes. S'il nous faut enraciner l'Évangile dans la spécificité de chaque culture, ne disons pas trop vite que cela ne nous concerne pas. Le « grand écart » ancien qui existe entre les sciences et la foi n'atteint plus seulement les « élites » !

La mentalité de beaucoup de jeunes en formation pour pratiquer ce monde de demain nous montre l'ampleur de cette question et ses provocations sur le plan de la foi.

Nous n'avons certes pas à nous disperser et nous connaissons nos limites, mais je me réjouis de voir dans les équipes P.O., tel qui exprime sa discipline médicale ou tel autre sa compétence scientifique de haut niveau. En respectant nos priorités, n'y a-t-il pas la nécessité que quelques-uns d'entre nous prennent cette route pour y vivre la mission et nous en rappeler toutes ses dimensions !

### **La Mission de France appelée à être " plurielle "**

Nous devons tous nous mobiliser pour appeler en priorité au ministère presbytéral, pour comprendre la signification et l'importance des autres ministères (diaconat, ministères reconnus) et provoquer des réponses. La MDF a un avenir certain si elle trouve les moyens de développer son identité missionnaire et les formes ministérielles diverses d'appartenance mais aussi si elle accueille des possibilités nouvelles de participation des laïcs.

Il me semble que c'est réalisable à deux conditions. La MDF, comme l'Église, est appelée à être « plurielle ». Nous qui essayons, quotidiennement là où nous sommes, « d'entrer en réciprocité » avec ce qui est « autre », il nous faut vivre notre « pluralisme » positivement, en plaçant la mise sur ce qui nous est commun, et en acceptant la « différence ».

En même temps, dans la liberté et parfois dans les affrontements, nous avons à intensifier notre lien à l'Église. C'est elle qui nous envoie et ancre nos propres vies sur le « ministère apostolique » de ceux qui sont dans la succession des apôtres. Avec tous les chrétiens, nous avons la responsabilité de leur propre fidélité à l'Évangile et à la mission.

Enfin, étant donné notre conviction sur ce que doit être l'Église en mission, je me demande s'il ne faudrait pas aller plus loin que ce que nous faisons. Pourquoi ne pas envisager des équipes de mission en monde ouvrier ou paysan, équipes ministérielles bien sûr (prêtres, diacres, ministères de laïcs) et peut-être d'autres laïcs et religieuses. A ce point de vue, les équipes associées nous devançant. Demain, pourrions-nous continuer à avoir des équipes P.O., comme elles le sont actuellement ? N'y aura-t-il pas à inventer d'autres modes : par exemple deux P.O. avec d'autres acteurs de la mission ?... Je ne sais pas comment répondre à ces questions. Je crois simplement que l'Esprit ayant suscité, un jour, ce qu'ont vécu les équipes d'IVRY, ne s'est pas « mis en vacances ». Pourquoi penserions-nous que tout est tari ?

Bien ancrés dans nos racines profondes, convaincus des « possibles » qui sont en nous, conscients aussi de nos limites, nous sommes conduits — une fois encore — à repreciser nos priorités, dans le dialogue et un esprit créatif. La mission « commande ». De nouvelles routes sont à prendre, dans une décision commune, une même espérance en un avenir pour l'Eglise, et la MDF en son sein. Tous, nous avons la joie, la grâce de suivre le Seigneur par cette MDF à laquelle nous devons beaucoup pour la rencontre, aux frontières de la foi, des hommes de notre temps. L'Eglise, je le crois, a encore besoin de ce « corps » qu'elle s'est donnée : une MDF vivante, turbulente peut-être, mais humble et pauvre, remplie d'espérance et continuant à apporter sa pierre originale dans l'œuvre de la Mission. Je le crois : l'Esprit n'a pas fini de nous surprendre.

# INFORMATIONS ET NOUVELLES

## Lettres de Rome

Du 21 au 25 mai, le Père Albert Decourtray, prélat de la M.D.F., Jean Rémond, évêque auxiliaire et Jacques Pelletier, secrétaire général, se sont rendus à Rome, pour la visite « ad limina », où ils ont rencontré Jean-Paul II et divers membres des Congrégations. Ne pouvant pas ici rendre compte de tous les aspects de cette visite (personnes rencontrées, sujets abordés, intérêts et questions, etc.), nous nous contenterons de communiquer aux lecteurs deux lettres reçues de Rome par la suite, la première du Préfet de la Congrégation des évêques, la seconde du pro-président de la Commission Pontificale des migrations et du tourisme.

Rome, le 23 octobre 1984

Excellence et cher Confrère,

*Le rapport que vous avez bien voulu envoyer au Saint-Siège, cette année, à l'occasion de votre visite « ad limina » en qualité de Prélat de la Mission de France, a été examiné avec intérêt par les dicastères.*

*Je m'associe personnellement au témoignage de reconnaissance que le Saint-Père me charge de vous transmettre, à vous-même, comme à votre Auxiliaire, Son Excellence Monseigneur Jean Rémond.*

*La Mission de France est une institution particulière qui a, pour vocation, de réaliser la présence de l'Eglise à ceux qui en sont les plus éloignés. Elle cons-*

titue, de surcroît, un moyen privilégié de maintenir en éveil l'attention des églises diocésaines à ces nombreuses populations qu'il leur est difficile de rejoindre.

Les orientations données par la Conférence Episcopale française, le 8 novembre 1980, témoignent d'un large consensus des Evêques sur la volonté d'une coopération effective entre les diocèses et la Prélature. Elles sont les signes de la détermination missionnaire de l'Eglise de France.

Il m'est impossible, dans les limites de cette lettre, de reprendre tous les aspects positifs qui se dégagent de votre rapport. J'en soulignerais seulement trois qui me paraissent essentiels :

- Le soutien que vous apportez aux prêtres de la Mission.
- Le séminaire de la Mission.
- L'ouverture au tiers-monde.

Vous portez la préoccupation d'apporter à vos prêtres un soutien solide, en vous fixant de justes objectifs : la vie en équipes, les visites régulières de votre Evêque auxiliaire et sa rencontre personnelle avec chacun, la fréquence et la qualité des « semaines de formation ».

Il est évident que lorsque la fidélité évangélique est vécue en plein vent d'incroyance, elle deviendrait fragile, si n'existaient pas des lieux et des moments de rencontre, de prière communautaire, de réflexion partagée et de soutien mutuel.

Devant les idéologies qui façonnent les nouvelles cultures, seul un effort vigoureux d'approfondissement de nature christologique peut assurer la fermeté du témoignage évangélique et prémunir l'effort missionnaire contre les déviations qui voudraient l'entraîner.

Le Cardinal Suhard, qui fut un pionnier de l'audace missionnaire, ressentait, comme une nécessité vitale, de l'associer à l'activité contemplative du Carmel de Lisieux. C'est un signe qu'il sera toujours impérieux de ne pas oublier.

Quant au Séminaire de la Mission de France, il reflète la particularité de la mission elle-même.

Aussi vous tenez à ce que la formation des futurs prêtres soit marquée par une double fidélité : « la fidélité à la tradition apostolique de la foi, et la fidélité aux aspirations profondes de notre monde, exprimées dans le cri des hommes vers une vie pleinement humaine... ».

Les prêtres de la Mission — et ils sont tous aujourd'hui — doivent être des hommes à « double racination », à l'image du Verbe Incarné, qui fut pleinement homme sans cesser d'être pleinement Dieu.

Il demeure que la fidélité première, celle de la foi, donne à la seconde son fondement et son assurance. Une foi comprise dans sa vérité, vécue dans sa profondeur, et vitalisée par l'oraison, engendre l'élan de la miséricorde. Celle-ci s'exprime par une présence proche et solidaire, à tous les hommes sans exclusive, avec une prédilection pour les plus éprouvés et les plus appauvris. Dans le même temps elle témoigne aussi d'un indispensable dépassement. Car le salut évangélique veut assurer la promotion de l'homme dès aujourd'hui, mais en conduisant au-delà de son horizon terrestre. L'homme n'est pleinement humanisé que dans la mesure où il est pleinement évangélisé.

Le troisième aspect que je veux souligner dans votre rapport est celui de l'ouverture au tiers-monde.

La Mission de France lui consacre actuellement une trentaine de prêtres.

Vous rejoignez ainsi le vœu du Saint-Père, tel qu'Il l'exprimait aux Evêques de France, en 1980, à Issy-les-Moulineaux : « Vous devez avoir, leur disait-il, un plan de solidarité, précis et exact, à l'égard de ceux qui ont un droit particulier à compter sur votre solidarité et à l'attendre de vous ».

Il est évident que les questions posées aux Eglises particulières ne peuvent trouver leur authentique solution que dans une attention efficiente portée aux autres églises et aux peuples les plus pauvres.

Vous tenez à vivre cette solidarité en terme de « réciprocité », et vous écrivez avec justesse : « Nous réapprendrons l'Evangile et l'Eglise de la main des plus pauvres et des plus opprimés ».

La croissance de l'Eglise se nourrit de cette réciprocité. Une Eglise repliée sur elle-même, sans ouverture à l'universel, serait amputée de sa dimension essentielle.

Avec joie je vous transmets la Bénédiction Apostolique du Saint-Père, à vous même, à votre Auxiliaire, à vos prêtres et à tous ceux qui vous apportent leur coopération.

Avec mon union dans la prière, veuillez agréer, Excellence, l'expression de mes sentiments très fraternels.

**Cardinal Bernard Gantin**  
Préfet de la Congrégation des évêques.

le 16 juillet 1984

Excellence,

*Depuis un certain temps déjà, je voulais vous remercier de votre passage en notre Commission lors de votre visite ad limina, en qualité de Prélat de la Mission de France.*

*La lecture plus approfondie par la suite de la relation que vous nous aviez laissée nous a bien confirmé, s'il était encore nécessaire, que le champ d'action qui est le vôtre recoupe très souvent celui dont notre Commission a la charge : votre souci de rejoindre les plus pauvres et les plus loin de l'Eglise vous amène, en effet, à privilégier votre présence aux migrants, aux saisonniers, aux réfugiés, aux marins, aux ouvriers de l'hôtellerie. C'est donc notre souhait que nous puissions encore mieux que par le passé rester en relation de travail avec vous.*

*Ceci, d'autant plus que votre approche missionnaire de ces secteurs nous paraît devoir vitaliser, prolonger ou parfois même corriger ce qui peut être entrepris ailleurs.*

*Veillez croire, Excellence, à l'expression de mes sentiments dévoués.*

**Emmanuel Clarizio**  
Archevêque tit. d'Anzio  
pro-Président.

---

## Une assemblée générale

---

Au cours du Conseil presbytéral des 13 et 14 octobre 1984, le Père Decourtray a annoncé qu'une Assemblée Générale de la M.D.F. se tiendrait les 1<sup>er</sup>, 2 et 3 août 1986. La discussion du Conseil presbytéral a tourné autour des objectifs et de l'esprit de cette Assemblée Générale. Trois axes de réflexion ont été précisés :

- 1 Redéfinir l'identité de la Mission de France.
- 2 Nous mettre dans une attitude d'esprit qui permette d'inventer.
- 3 Engager l'avenir à partir d'un regard neuf sur la réalité du monde d'aujourd'hui.

La préparation de cette rencontre est déjà engagée. Une réflexion sur « le ministère et les ministères » se poursuit (voir Lettre aux Communautés n° 109, p. 47 à 64). Une nouvelle recherche s'élabore sur « quelle espérance dans un temps de crise ? » (voir ce numéro et les suivants).

---

## Quand des parents se rencontrent

---

En mars prochain, des parents de prêtres de la jeune génération de la Mission de France vont se retrouver à Fontenay. Ce type de rencontre a déjà eu lieu l'an dernier avec André Laforge, Philippe Plantevin et Dominique Fontaine. Plusieurs parents avaient souhaité cette rencontre. En effet, soulignaient-ils, « les parents se sentent intégrés par leur fils dans la grande famille de la Mission de France ; ils ont besoin de comprendre ce qui s'y vit, pour pouvoir eux-mêmes approfondir leur démarche de foi. Nos enfants ont une certaine pudeur à se raconter et nous une certaine discrétion pour poser des questions : lignes parallèles qui peuvent être fructueusement éclairées par d'autres ».

Comment des parents ont-ils réagi à la décision de leur fils de cheminer vers le ministère de prêtre à la Mission de France ? Cette question ne manque pas d'intérêt, et c'est pourquoi nous vous proposons des extraits de témoignages écrits qui nous ont semblé significatifs.

« Ce que nous avons vécu pour comprendre et suivre le chemin de B... est marqué par plusieurs étapes.

**Première étape :** B... a 17 ans, il va passer le bac et nous annonce son désir de devenir prêtre dans la Mission de France. Cette annonce nous remplit de joie. Que Dieu choisisse notre fils pour son Eglise était une chose formidable ; nous devions, à partir de là, en être dignes.

**Deuxième étape :** Ce fut une longue préparation, sur plusieurs années, partagée entre sa formation en équipe et une formation professionnelle. Travail double... Bien sûr, nous le comprenions, mais une santé a des limites : c'était notre souci. Son cheminement vers le sacerdoce se faisait en y mettant le temps, mais sûrement. Notre peine était de le voir arriver à la maison toujours fatigué.

### Troisième étape : Le diaconat.

Nous étions très conscients de son mode de vie, que nous jugions au-dessus de ses forces. Ma prière était alors : « oui, mon Dieu... mais une vie si dure, est-ce possible ? ». Entre notre enthousiasme du début et la réalité, que de chemins fallait-il faire ! Excusez-moi de vous dire un peu le chemin de B..., mais il est lié au nôtre, et c'est lui qui nous a aidés à faire le don total de notre fils pour ce que Dieu voulait de lui.

Cela nous a fait du bien de rencontrer son équipe, de retrouver ces hommes chaleureux, aux mains câleuses, les visages burinés par les intempéries, mais si forts dans leurs engagements.

Dans notre Eglise où la pratique religieuse est en régression, nous sentons combien il est indispensable que ces hommes d'Eglise aillent vers les milieux les plus pauvres matériellement et religieusement. Leur motivation se justifie de plus en plus.

Dans notre famille, ce sont ceux qui ont quitté l'Eglise qui comprennent le mieux le choix de B... Les chrétiens de tradition, par contre voudraient des prêtres pour eux, pour continuer à faire de belles cérémonies... Certains désireraient des prêtres dans le monde, efficaces au plan social, à la manière d'une assistante sociale.

Je pense que le prêtre n'est pas un produit de consommation dont on se sert. C'est un témoin de l'amour de Dieu. Il me paraît donc normal qu'il apparaisse d'abord aux plus pauvres. Semer l'amour dans notre société si égoïste et si matérialiste est une tâche que nos prêtres-ouvriers payent de leur personne ; ils nous montrent un bout de chemin... ».

\*~\*

« Nous n'avons pas eu de mal à comprendre ce choix de vie de notre fils (être prêtre au travail et en paroisse), dans la mesure où nous avons accepté nous aussi de travailler pour vivre. Ainsi, nous pensons que notre exemple a été compris et enregistré.

Si le vieil adage « le travail rend libre » est vrai, nous n'avons qu'à nous réjouir de savoir nos fils libres, indépendants et non assistés. Nous les comprenons. Pour pouvoir parler aux ouvriers, il faut avoir la fierté de ne rien devoir à personne, même et surtout s'il a fallu acquérir une formation accélérée et faire l'expérience du « mal aux reins ». Saint Paul lui-même travaillait pour ne pas être à la charge des communautés.

La vie en équipe est dans le droit fil de l'éducation que nous avons souhaité donner à notre fils. D'autre part elle éloigne les inconvénients de la solitude. Nous aimons bien avoir des nouvelles de la santé, des joies et peines familiales, des activités pastorales de chacun des membres de l'équipe ».

\*~\*

« De plus en plus nous nous apercevons qu'il faut aller vers les autres ; c'est ce qui motive les jeunes aujourd'hui à la M.D.F. Mais nous aussi, quand nous réfléchissons de quelle manière nous devons nous y prendre pour apporter aux autres, leur montrer ce qu'est l'Eglise d'aujourd'hui, nous comprenons que la communauté et l'approche des gens dans leur milieu de vie sont très importants.

La vie d'équipe que nous voyons vivre à la M.D.F. nous a imprégnés d'un esprit communautaire que nous essayons de faire passer dans nos rencontres de secteur. Cela nous paraît indispensable pour garder un certain « mordant » ; et mettre nos difficultés en commun nous redonne dans la solidarité une force pour repartir.

Pour les membres de la famille, il a fallu beaucoup de temps pour que chacun comprenne le genre de ministère vécu par notre fils. C'est avec simplicité que nous répondons : « vous voyez bien que nos églises se vident, alors il faut imaginer, inventer. Il faut trouver les gens, aller vers eux, montrer qu'un prêtre, ou même un chrétien, c'est un être comme tout le monde ; mais sa vie a un but ; il croit en quelque chose qui le motive et lui donne des moyens de surmonter les épreuves, même les plus difficiles, en essayant de toujours aimer ».

Avec le prêtre de la paroisse, avant l'ordination, nous avons cru bon de proposer une réunion pour savoir ce qui motivait les gens et aussi pour leur donner des précisions sur la M.D.F. Et le jour de la première messe, au village, il a été passé des diapos de l'ordination. Il y avait beaucoup de monde. A notre avis cela a été très bon pour faire connaître ce ministère ».

## Eglise en Islam

méditation sur l'existence chrétienne en Algérie  
*Henri TEISSIER* Archevêque coadjuteur, Alger  
Editions Le Centurion

« Il est toujours délicat de préfacer un livre écrit par un ami à qui vous êtes lié par maints souvenirs et avec qui vous avez partagé durant des années « l'eau et le sel », écrit Maître Rahal Redouane dans sa préface au livre du P. H. Teissier.

Je pourrais reprendre cette phrase mot pour mot, car l'auteur de cet ouvrage m'avait accordé sa confiance en sollicitant mes critiques avant de confier son livre à l'éditeur.

Si j'ai accepté de faire cette recension, c'est en premier lieu par fidélité à l'amitié qui me lie au P. Teissier depuis de longues années, mais aussi parce que j'ai la conviction que « cette méditation sur l'existence chrétienne en Algérie » revêt une importance particulière en raison du contexte précis où se déroule cette expérience de la foi chrétienne et de l'ouverture qu'elle propose par rapport à la place que l'Eglise peut tenir dans cette « Maison de l'Islam » qu'est l'Algérie.

Je peux dire, en toute simplicité, que la lecture de ce livre m'a passionné et que le temps que je lui ai consacré fut pour moi un long moment de méditation et que je me suis retrouvé sur l'essentiel.

L'impression d'ensemble est très bonne et la bienveillance du regard porté à la fois sur l'Islam et l'Algérie qui est cependant sans complaisance, me paraît positive car elle peut contribuer à mieux faire connaître et aimer l'un et l'autre. A l'époque où nous vivons ce n'est pas toujours le cas.

Ce sont surtout la gravité et l'importance des questions et des interrogations posées par l'auteur qui retiennent notre attention. Il s'agit en effet, à partir des situations diverses que rencontrent les chrétiens, de la signification de la présence de l'Eglise et de sa place dans ce pays, de la recherche d'une définition, sinon plus élaborée du moins plus adaptée, de la notion de mission et de salut, et des conséquences au plan humain et religieux de la rencontre des cultures au plan des personnes et des communautés.

Sur tous ces aspects, avec des nuances certes et sans doute une formulation différente, je me suis senti profondément accordé et je pense que la plupart des équipes de la Mission s'y retrouveront également.

Cela n'exclut pas quelques remarques qui portent d'ailleurs moins sur le fond que sur la forme.

Tout d'abord, il semble qu'il y ait trop de choses... et l'impression de vouloir tout dire peut

faire illusion et laisser croire que la Communauté chrétienne en Algérie est beaucoup plus importante qu'elle ne l'est en réalité.

Il eut été souhaitable que certains sujets soient rassemblés et restructurés sous un même chapeau, ce qui aurait évité des redites et quelques longueurs.

Un des chapitres — le plus long (Ch. IX) — illustre très bien cet aspect. L'auteur a voulu y rassembler un peu tout, la coopération, l'action éducative et sociale, l'animation du partage, les émigrés algériens en France, la Palestine et le Liban... Cela fait un curieux mélange de thèmes qui traitent globalement peut-être de la même question : « respect et service de l'homme », mais qui n'ont pas la même importance.

Au sujet du passé, il eut été souhaitable qu'il soit fait mention, même très brièvement, de l'attitude de l'Eglise avant l'indépendance et peut-être même durant la lutte de libération. Il y a là une absence et un oubli.

Cela dit, ce livre représente une contribution importante dans la compréhension de la démarche tâtonnante d'une Eglise, très limitée dans ses moyens et sa dimension, mais riche de promesse dans sa recherche d'elle-même, dans « la maison des autres... », celle de l'Islam algérien.

### Les convergences.

Je voudrais souligner dans ce paragraphe, ce que j'appellerai les convergences avec les orien-

tations et les engagements que nous vivons à la Mission de France.

Parmi les priorités qui apparaissent nettement dans cette réflexion, il y a tout d'abord la rencontre des hommes, du monde algérien et les solidarités qui en découlent.

« On doit reconnaître, dit le P. Teissier, que les proximités entre chrétiens et musulmans passent plutôt par la médiation des collaborations pour l'homme que par celle de la recherche religieuse » (p. 153).

Dans le même sens, l'auteur souligne l'importance des situations dans la vie des prêtres en Algérie :

« La plupart d'entre eux ont actuellement une occupation professionnelle ou un service dans la cité. Ces occupations sont diverses, elles dépendent des besoins de l'Algérie et des compétences acquises. Celles-ci ont d'ailleurs évolué avec le développement même du pays » (p. 169).

« Il est une autre exigence qui traduit la démarche des chrétiens : l'engagement pour le respect de l'homme n'est qu'exceptionnellement possible sur les grands dossiers internationaux. Il est quotidiennement nécessaire dans la vie professionnelle, comme dans le voisinage de quartier, dans les amitiés multiples à travers le pays » (p. 146).

En outre, vivre en Algérie, c'est aussi et surtout partager, au jour le jour, les efforts et les souffrances des amis et des voisins pour assumer

dans la dignité, leur existence quotidienne et celle de leur famille.

Il s'en suit que les chrétiens, prêtres et laïcs, qui sont engagés avec leurs amis dans cette aventure de la construction du pays et de la société algérienne... ont nécessairement l'Algérie dans la peau, comme l'écrit le Père Teissier :

« Mais pourquoi donc l'Algérie fait-elle partie de nos questions de conscience ? » (p. 64).

« L'existence est envahie par les questions de l'autre, ses espoirs, ses souffrances, ses projets et ses rêves... ». Mais, poursuit-il, « Il nous faut aller plus loin et privilégier dans la recherche qui est la nôtre, la question que nous pose la manière de vivre de la communauté musulmane, car les certitudes de l'autre sont là qui nous bousculent et nous font question » (p. 57).

Telle est en effet la réalité de ceux dont nous parle le livre du P. Teissier, une réalité qui les prend tout entiers et qui cependant ne les ménage pas, car le chrétien en Algérie n'a pas toujours une situation confortable.

« En effet, il faut le constater, les évolutions humaines sont propres à chaque groupe social. Le chrétien qui habite « la maison de l'Islam » doit reconnaître que l'autre communauté vit son histoire propre sans passer nécessairement par les étapes et les problèmes de sa propre communauté (p. 59). « C'est ainsi que dans le travail, il a fallu, très vite apprendre à respecter l'initiative et la responsabilité des Algériens sur leur propre histoire, d'où le type de question qui peut se poser... » qui suis-je, moi, pour me mêler de vouloir faire évoluer une situation... » (p. 60).

Le P. Teissier s'interroge ensuite sur le statut d'étranger et sur les difficultés que l'on peut rencontrer de ce fait. Est-ce la mentalité d'étranger ou celle de chrétien qui en est à l'origine ?

« Certes, la condition de croyant crée des proximités entre chrétiens et musulmans. Mais le chrétien n'est-il pas en même temps deux fois étranger et deux fois concerné ? Deux fois étranger, parce qu'il lui manque aussi toutes les connivences secrètes que donne l'insertion dans la même communauté de foi... Deux fois concerné, parce que comme chrétien, toute histoire où se joue la promotion de l'homme, sa dignité, sa liberté, son ouverture universelle, sa vocation, le rejoint dans sa conviction profonde que Dieu veut nous faire proches, nous rendre solidaires, renverser les barrières et préparer un rassemblement décisif de tous ses enfants dispersés » (p. 61).

Ce constat n'est pas un prétexte pour se plaindre d'une situation qui était prévue et qui ne pouvait être autre. Il s'agit simplement de la comprendre pour entrer ensemble dans cette vocation du minoritaire ou de l'étranger chrétien en pays d'Islam. D'ailleurs, c'est sans hésiter que l'auteur poursuit :

« Telle est notre vocation, vivre en chrétien dans la maison des Algériens. Vivre en chrétien dans la maison algérienne de l'Islam. Et qu'est-ce que cela change en nous ? » (p. 64).

Telle est en effet la question qui nous renvoie à d'autres interrogations plus profondes encore, pour ne pas dire à des remises en cause plus radicales.

### Des questions plus fondamentales.

Il semble qu'il faille aller plus loin pour tenter d'apporter des réponses aux questions posées tout au long des pages précédentes.

Le chapitre IV nous invite précisément à « relire l'Écriture en situation et en référence aux questions que se pose celui qui lit, ou plus précisément que Dieu lui pose ». Il s'agit « d'un aller-retour entre l'Écriture et notre situation » et, pour être plus clair, l'auteur précise nettement « qu'il serait artificiel de retourner à nos premières méditations, celles de l'été 1962... » (p. 67). Il est vrai que la situation actuelle n'est plus la même et le visage de l'Algérie s'est profondément transformé.

Cela étant, les chrétiens qui vivent en Algérie en 1984, ne peuvent échapper à l'interrogation de ce que peut être « le témoignage chrétien dans un pays dont les habitants ont déjà leurs propres certitudes religieuses et leurs traditions culturelles ».

« Qu'est-ce alors que proclamer aujourd'hui que le Règne de Dieu est arrivé ? ».

« Suivre Jésus, c'est choisir résolument sa voie qui est celle de l'amour fraternel, du service des frères, de l'attention aux plus petits... et n'est-ce pas aussi se laisser accueillir avec la patience nécessaire et attendre de Dieu et des hommes, la venue de son royaume de paix et de rencontre fraternelle » (p. 72).

Mais cela suffit-il ? La lecture de l'Écriture en situation et dans « la maison de l'Islam » conduit nécessairement le chrétien à se poser des questions toujours plus fondamentales.

### Des questions pour notre foi.

C'est ainsi que le P. Teissier cite un groupe de prêtres de l'Algérois, dans lequel nous reconnaissons la réflexion exprimée dans le rapport présenté par les équipes de la Mission de France de l'Algérois à l'Assemblée de juillet 1978 à Fontenay-sous-Bois (p. 76).

Nous rappelions dans ce texte à quel point nous étions marqués par la formation théologique que nous avons reçue où la Christologie occupait la place centrale.

Or, le refus même des musulmans vis-à-vis de la manière dont les chrétiens perçoivent Jésus nous a conduit petit à petit à nous interroger sur la place donnée au Christ dans nos vies et à nous demander, si nous n'avions pas trop privilégié cette relation et si, par excès, nous ne risquions pas quelquefois de verser dans « la Christolatrie » ?

Il nous a donc fallu méditer à nouveau sur la personne de Jésus comme révélation de Dieu, révélation de l'homme et comme chemin vers Dieu.

La rencontre avec l'Islam établit donc, sur cet aspect, un clivage majeur et comme l'a écrit l'un d'entre nous : « nous savons que ce n'est ni par ignorance ou négation de la personne de Jésus que l'axe central de notre foi est refusé en Islam, mais bien plus par une conviction religieuse fondée sur une révélation qui ne reconnaît pas cette dimension de la personne de Jésus ».

D'où l'interrogation que pose le P. Teissier :

« Ces questions obligent à une nouvelle attention à l'Écriture et à la place que Jésus y tient.

Aurions-nous peu à peu laissé le médiateur entre Dieu et les hommes prendre la place de Celui qu'il est venu révéler » ?

« Quand nous recevons de telles interrogations, divers textes du Nouveau Testament nous montrent que la réponse est plus difficile qu'il n'y paraît » (p. 77).

On peut alors se demander quel est l'itinéraire du chrétien qui lit sa Bible en pays d'Islam ? Le Coran et la rencontre de nos amis musulmans, en nous posant des questions nous renvoient à notre livre pour en sonder le mystère propre, y compris sur cet autre aspect de la vie de Dieu : « Parallèlement le témoignage de l'Islam sur la grandeur de Dieu et l'affirmation sans cesse répétée par les musulmans de l'unicité de Dieu et de sa transcendance, leur sens de la louange nous ont poussé à redécouvrir l'altérité de Dieu, sa toute puissance, son mystère insondable, sa miséricorde infinie, sa perfection » (p. 78) (citation du texte de l'algérois 1978).

### **Des questions sur la mission et la notion de salut.**

Si les chrétiens en Algérie doivent réapprendre à lire la Bible, il leur faut aussi, tenter de comprendre à nouveau l'histoire du salut. Le chrétien qui lit sa Bible découvre ainsi la spécificité de l'histoire du salut telle que nous la recevons de la tradition judéo-chrétienne.

« Mais... le chrétien vivant en pays d'Islam se trouve alors devant une nouvelle question : si l'histoire religieuse marche de prophète en prophète et d'étape en étape vers la mission de Jésus, que penser des traditions religieuses

qui ne prennent pas place dans cette attente » ?

« La réponse à cette question est importante puisqu'elle fonde en quelque sorte, la possibilité de porter un regard positif sur les histoires religieuses extérieures au christianisme » (p. 79).

Il est intéressant de voir comment, par la réflexion et la méditation, à partir de leur situation, les chrétiens s'efforcent de trouver des réponses à ces questions.

C'est ce que tente le P. Teissier dans le paragraphe qui suit, en rappelant que le texte de Mathieu 28, 12-20 (« allez, de toutes les nations faites des disciples... ») qui relate l'envoi en mission des apôtres par Jésus, conduit à une constatation :

« Il est clair, écrit le P. Teissier, que cette définition du rôle de l'Eglise et de ses disciples dans le monde ne recouvre pas l'étape que nous vivons actuellement en Algérie et nous refusons de considérer cette finale de Mathieu comme exprimant la totalité de l'expérience apostolique de la première génération chrétienne » (pp. 82-83).

Citant un groupe de prêtres du Constantinois, l'auteur précise un peu plus le sens de la recherche actuelle de l'Eglise en Algérie :

« L'annonce de Jésus-Christ, l'apostolat en son sens originel relève de l'Esprit, comme en a relevé depuis toujours le ministère prophétique ».

« Dans ce contexte, disent-ils encore, on ne met pas à la première place la prédication pu-

blique au lendemain de la Pentecôte. Le témoignage reste bien sûr une responsabilité pour tout chrétien. Mais il repose plutôt sur l'intériorisation par le disciple de la Parole reçue » (pp. 89-90).

Quel peut être alors le sens de la présence, se demande toujours l'auteur, qui poursuit : « n'est-il pas de rester ici à recevoir le choc de la rencontre avec l'Islam, ne serait-ce d'abord s'offrir à la conversion qui implique tout passage à un universalisme plus large » ? Il est clair, qu'il s'agit dans cette rencontre, autant de la conversion du païen, que de celle de l'Eglise naissante elle-même, en tout cas celle des apôtres » (p. 87).

Enfin, c'est par un rappel de ce qu'a été l'action de l'Esprit dans toute l'histoire de l'Eglise, que le P. Teissier conclut ce passage :

« Jésus n'a donc pas laissé à ses disciples une organisation programmée d'avance pour une tâche précise. Il leur a donné son Esprit pour inventer, dans la liberté responsable et l'amour des frères et de Dieu, les solutions qui peu à peu feraient exister l'Eglise.

« C'est pourquoi, nous avons tous la conviction d'avoir été conduits et d'être conduits à travers les événements d'étape en étape, vers un avenir qui nous échappe » (p.85).

### Des questions pour l'Eglise.

Avec le chapitre VII, intitulé « compagnonnage de salut », nous abordons peut-être plus directement la question de la place et du rôle de l'Eglise dans La « Maison de l'Islam ».

« La tâche de l'Eglise, écrit l'auteur, a été parfois abusivement restreinte à la construction en chaque peuple d'un noyau de structures chrétiennes qui puissent assurer la catéchisation et la sacramentalisation d'une hiérarchie autochtone. C'est par exemple ce qu'exprime « Ad Gentes » dans le passage suivant : « La fin propre de cette activité missionnaire, c'est l'évangélisation et l'implantation de l'Eglise dans les peuples ou les groupes humains dans lesquels, elle n'a pas encore été enracinée... » (p. 116).

Et le P. Teissier poursuit par cette interrogation :

« ... sur une telle base, comment une communauté chrétienne pourrait-elle demander l'hospitalité dans un groupe humain, fier de son identité culturelle et attentif à préserver l'unité de la communauté nationale ? » (p. 116).

Il conclut ce passage en ces termes : « Il nous semble que le temps est venu de proposer aux chrétiens une conception plus large de la mission de l'Eglise, dont les éléments sont d'ailleurs très suffisamment présents aussi bien dans l'enseignement de Vatican II que dans la vie de beaucoup d'églises locales à travers le monde, suivant les besoins et les mentalités des peuples » (p. 116).

Ces propos très forts du P. Teissier sont un encouragement à poursuivre la recherche d'une meilleure définition de la mission de l'Eglise, et un réconfort pour tous ceux qui y ont consacré, dans la fidélité, le meilleur d'eux-mêmes.

Il nous faut encore prolonger notre méditation avec le P. Teissier, pour mieux discerner ce qu'il

entend par le « compagnonnage de salut » et la place réciproque des chrétiens et des musulmans dans ce partage.

« Tout d'abord, nous croyons — dit-il — à la commune vocation de tous les hommes et à l'appel que l'Esprit de Dieu adresse de l'intérieur, à chacun pour qu'il dise son oui et son non à sa vocation fondamentale et à Dieu ».  
« Nous pensons, poursuit-il, que nous pouvons nous questionner les uns et les autres à un niveau plus profond que celui des dogmes ou des traditions religieuses » (p. 114).

C'est là, selon lui, que se situe le cœur du témoignage réciproque des chrétiens et des musulmans, les uns par rapport aux autres. Chaque communauté gardant la responsabilité de conduire ses affaires propres, de définir ses dogmes, d'élaborer sa morale et son culte, d'adapter aux temps et aux lieux ses traditions et ses lois.

Mais, c'est ensemble que chrétiens et musulmans doivent chercher comment vivre vraiment leur vocation d'homme.

« La rencontre de l'homme avec Dieu et l'orientation des personnes et des communautés vers leur vocation plénière dépendent étroitement de la position que chacun de nous prend par rapport à ses frères en humanité. Cette conviction pose une question de conscience à tous et la réponse relève de la responsabilité de chaque individu au niveau personnel et de chaque communauté au niveau collectif » (p. 115).

Ce chapitre sur la place et le rôle des uns et des autres dans le compagnonnage de salut et

plus particulièrement sur le rôle des chrétiens peut se résumer dans ce passage :

« Il faut donner aux tâches de l'Eglise, l'esprit de l'évangile. Jésus n'est pas venu mettre en place une structure. Il nous a manifesté l'amour de Dieu à travers son existence humaine. Il nous a porté la Bonne Nouvelle d'une humanité destinée à vivre de cet amour... Vous donc, vous serez parfaits comme votre Père céleste est parfait » (p. 117).

### Conclusion.

Après ce voyage « dans la maison de l'Islam en Algérie » en compagnie du P. Teissier, que peut-on dire en conclusion ?

Je regrette, faute de place, de n'avoir pu évoquer la figure de l'Emir Abdelkader, qui d'emblée situe le lecteur au cœur de cette histoire en présentant cette grande figure de l'Algérie à la fois dans son rôle de chef de la résistance et de chef religieux.

Il eut été également souhaitable de signaler à l'attention des lecteurs les Ch. 12 et 13 sur la célébration de l'Eucharistie dans « la maison de l'Islam » et la prière dans la rencontre avec l'Islam.

J'ai préféré privilégier les passages relatifs à la foi, à la mission, au salut et à l'Eglise, car ils revêtent à mon sens une importance tout à fait particulière en raison de la personnalité de l'auteur et de l'autorité que lui confèrent ses fonctions d'Archevêque coadjuteur du Cardinal Duval, Archevêque d'Alger.

Le P. Teissier a bien précisé dès le départ, l'objectif qu'il poursuivait qui se résume dans le sous-titre de son ouvrage « méditation sur l'existence chrétienne en Algérie ».

Cette méditation nous entraîne vers des rivages nouveaux et nous ouvre des perspectives nouvelles dans la rencontre des hommes et des cultures et surtout du christianisme et de l'Islam. C'est

pourquoi, ce livre est avant tout un témoignage de confiance et d'espérance dans la capacité des hommes à se comprendre et dans leur commune volonté de marcher ensemble vers Dieu, dans le respect de leur vocation propre avec la certitude que Dieu les accompagne sur ce chemin.

Jobic Kertan

## L'Eglise et les ouvriers en France (1840-1940)

Pierre Pierrard

Editions Hachette

Même s'il n'avait pas obtenu le grand prix catholique de littérature, le livre de Pierre Pierrard « L'Eglise et les ouvriers en France (1840-1940) » serait indispensable à tous ceux qu'intéresse la présence des chrétiens au cœur du monde ouvrier. Il éclaire en effet d'une vive lumière non seulement ce que nous vivons aujourd'hui, mais pourquoi malgré tant d'efforts il reste un tel contentieux entre l'Eglise et la classe ouvrière. Le cardinal Suhard, dans un autre contexte, parlait de « mur ».

De plus, je suis frappé par l'ignorance qui persiste sur la genèse de ce contentieux. Nous connaissons un peu l'histoire récente du Mouvement Ouvrier, du syndicalisme, des efforts des grands partis politiques de gauche pour avoir — de temps à autre ! — des positions communes. En gros

nous savons à peu près ce qui a été vécu depuis l'avènement du Front Populaire (1936). Mais 1936 était le front d'une longue et dramatique histoire.

Il faut encore ajouter ceci : spontanément nous aimons un certain « romantisme » de l'histoire ouvrière. Les romans de Van der Mersch, comme « La Fille Pauvre » ont bouleversé ma jeunesse et celle de bien d'autres. Il n'y a pas à renier cela. Car le monde ouvrier précisément vibre à toutes les misères plus que d'autres. L'importance des élans du « cœur » a toujours été chez lui un réflexe de dignité blessée, une réponse à tout ce qui veut faire de lui une mécanique productive. Mais ne voir que ce côté de son histoire mutiler grandement la réalité. Il faut aller jusqu'aux racines de toute la mémoire ouvrière. Quand j'assistais, à la Seyne, à la sortie des chantiers navals :

quand je rencontrais, aux moments les plus durs, les équipes d'A.C.O. ou celles du M.C.C. ; quand la foule emplissait la Bourse du Travail un soir d'élections et brusquement, dans un climat « religieux », chantait d'une même voix l'Internationale ; quand les grèves changeaient brusquement le regard des amis : je pressentais bien qu'il y avait derrière tout cela une longue et passionnante histoire de vivants.

C'est le mérite du livre de P. Pierrard, de nous faire remonter à la source, cette source qu'il situe autour de 1840, au moment du premier « boum » du machinisme et de l'industrialisation. Avec lui nous assistons aux successives prises de conscience de ces ruraux devenus urbains et ouvriers. Nous faisons connaissance avec les premiers « socialismes » presque tous des socialismes se réclamant de Jésus-Christ.

Puis, suivant le cours de ces « rivières » devenant peu à peu un fleuve, nous comprenons mieux pourquoi il a fallu tant de combats sur le terrain et de luttes idéologiques pour qu'enfin naissent, autour des années 1880, les premières lois sociales, la reconnaissance officielle du syndicalisme, la nécessité non seulement de militer dans l'usine, mais au Parlement.

Et l'Eglise dans tout cela ? Il appartenait au chrétien qu'est l'auteur, homme de cette région du Nord où le Mouvement ouvrier s'affirma dès le départ, de nous révéler la réalité qui ne peut que nous attrister : la plupart des chrétiens, des évêques aux fidèles, étaient soit absents de cette mutation historique, soit indifférents, soit même hélas ! hostiles à tout embryon d'organisation du

monde ouvrier pour sa défense. P. Pierrard multiplie les citations significatives. Il n'y a aucun doute à avoir : les archives, aussi bien celles du monde ouvrier que celles des diocèses, crient l'inexorable réalité. C'est pour cela que je disais que nous ne connaissons pas, pas assez, la genèse de cette histoire. Je pense aux réactions du Cardinal Suhard, au cours de cette nuit de Pâques 1943, découvrant les révélations de « France, pays de Mission ? » et s'écriant le lendemain : « C'est bien plus grave que je ne pensais ».

Il y a eu cependant, et l'auteur ne l'oublie pas, une minorité de chrétiens lucide, courageuse et agissante. Il me semble cependant qu'on ne saisit pas assez dans ce livre quelle a été, pour eux aussi, l'ampleur du combat qu'ils ont dû mener. Que ce soit autour de Lamennais, Lacordaire et Montalembert, sans compter Ozanan ; que ce soit l'élan contagieux de tous les jeunes qui suivaient Marc Sangnier : des heures cruciales, ils ont fait plus que sauver l'honneur de l'Evangile ; ils l'ont vécu, comme l'ont vécu les Jocistes au cours des années 1930-1940.

Les deux encycliques libératrices, « Rerum Novarum » de Léon XIII (1891) et « Quadragesimo Anno » de Pie XI (1931) ont été, replacées dans le climat de chaque époque, des cris retentissants et des actes de lumière. Mais la première venait 50 ans après les premières luttes, et nombre d'évêques ne l'ont même pas signalée à leur peuple...

Jean Vinatier.

## Histoire du mouvement ouvrier français

Jean Bron

Editions Ouvrières

Aussi indispensable que soit ce livre, je conseillerai volontiers à tous ceux qui, une bonne fois, veulent avoir une vision aussi vraie et complète que possible de ce qu'est le monde et le mouvement ouvrier, de lire également l'« **Histoire du Mouvement Ouvrier Français** » de Jean Bron. Qu'on ne se laisse pas arrêter par l'ampleur de l'œuvre : 3 tomes d'environ 300 pages chacun. D'abord parce qu'ils se lisent très facilement, qu'ils sont bien construits, remplis de faits concrets. Ensuite parce qu'ils nous font revivre judicieusement **les trois grandes étapes** de cette histoire :

1. Le droit à l'existence. Du début du XIX<sup>e</sup> siècle à 1884.
2. La contestation du capitalisme par les travailleurs organisés (1884-1950).

### 3. La lutte des classes aujourd'hui (1950-1972).

Je conseillerai même de commencer par la lecture de cet ouvrage, puis de prendre celui de P. Pierrard. Leur rapprochement est étonnamment tonique. D'autant plus que les deux livres sont écrits avec toute la sérénité d'historiens chevronnés, sans polémique, sans « jugements » autres que ceux qui découlent des faits. En terminant, on ne peut s'empêcher, pourtant, de se demander : les chrétiens, l'Eglise, se laisseront-ils encore prendre au piège de l'absence ? Car ce ne sont pas des « encycliques », aussi fortes soient-elles, qui peuvent combler après coup certains vides de l'histoire. Il est très bon de vouloir réhabiliter Galilée : il aurait mieux valu ne pas l'avoir condamné.

Jean Vinatier.

## La vérité blessée

Marie-Alain Couturier

Editions Plon

Quand vous prenez un livre que vous avez aimé il y a une dizaine d'années et qu'en le relisant il vous passionne encore, ne cherchez pas plus

loin : il y a toute chance pour que ce soit un grand livre, en tout cas un bon livre pour vous. C'est pour cela que je signale celui de P. Couturier, ce

dominicain directeur de la revue « l'Art Sacré » qui en aida beaucoup au moment où nous rénovions les églises qui nous étaient confiées. Assy, Vence, Audincourt, Ronchamp, Saint-André de l'Eure... L'épreuve du temps montre combien il avait vu juste en s'adressant à de grands artistes, même s'ils n'étaient pas chrétiens : Matisse, Léger, Le Corbusier et bien d'autres.

Ce n'est pas un livre « consruit » par son auteur sur un thème précis. C'est plutôt le journal de bord d'une vie bien remplie : des maximes, des pensées, des événements, des rencontres. Au fil des pages il y a d'incessantes trouvailles. Celles sur le débat de conscience, au moment de la résistance, entre les non-violents, comme Gandhi, et ceux qui prirent les armes pour libérer le monde du nazisme, sont parmi les plus étonnantes. Car Gandhi, que le P. Couturier admire, a aussi libéré son peuple. Et pourtant le dominicain dit clairement pourquoi il n'était pas d'accord, jusqu'au bout, avec lui. Ce débat de conscience, aujourd'hui, déchire d'autres peuples, et certains y laissent leur vie.

Un tel livre ne se « raconte » pas. Je prends simplement quelques exemples de « pensées » éparses tout au long de l'ouvrage.

« L'Evangile lui-même devient un livre impossible quand la condition humaine est décidément trop basse.

« Ces heures où l'on n'est pas sûr de son devoir, où la clairvoyance dépend tout entière de la qualité du cœur.

« Toute œuvre d'art authentique est un principe de liberté.

« Il faut tout accepter, tout supporter pour rester sans aucune restriction dans l'Eglise ; mais il faut aussi sans fin, sans relâche, presser sur ses bords, sur ses frontières pour les dilater. Et cela d'un seul et même mouvement né de la Foi.

« Nous prions mal, parce que nous ne désirons pas ce que nous demandons. Quand nous demandons à quelqu'un quelque chose que nous voulons, que nous aimons, nous prions très bien.

« On ne sauve pas quelqu'un qui coule en coulant soi-même.

« Le christianisme est mis en accusation par l'humanité plus durement qu'il ne l'a jamais été... Témoins de l'invisible on nous demande : 1. Ce que nous avons vu, rien de moins. 2. Si nous vivons conformément à ce que nous avons vu ».

Ces quelques échantillons donnent une petite idée de l'ensemble. On aime ou on n'aime pas ce genre de livre où s'enchevêtrent maximes et sentiments. Pour ma part j'ai beaucoup apprécié. Je crois qu'il est tonique.

Jean Vinatier.

# L'immigration familiale en question

Bernard Gautier

*Les dernières dispositions sur l'immigration prises au Conseil des Ministres du 10 octobre 1984 ont fait couler beaucoup d'encre et de salive. Ce qui a été le plus critiqué et ce qui l'est encore, c'est la manière dont le gouvernement veut régler le regroupement familial. On se souvient de la période des années 60, 70 et 80.*

*Jusqu'au décret du 29 avril 1976, l'immigration familiale n'est pas un droit, car si on l'admet, moyennant certaines conditions, l'administration peut refuser l'entrée aux familles. Il faut souligner aussi la fermeture totale de l'immigration familiale par le décret du 9 juillet 1974, décret modifié progressivement, sous la pression d'organisations de solidarité avec les immigrés.*

*Le décret du 29 avril 1976, pour la première fois, reconnaît le regroupement familial comme un droit. Malheureusement, le 17 novembre 1977, un nouveau décret remet en cause celui de 76 : l'immigration familiale est suspendue pour une durée de trois ans, sauf si les membres de la famille s'engagent à ne pas travailler.*

*Sous la pression d'un grand nombre d'organisations, le 8 décembre 1978, le Conseil d'Etat annule le décret de 1977. Mais si le droit au regroupement familial est affirmé, il est de nouveau remis en cause par une circulaire du 27 août 1979.*

*En 1981, la Gauche arrive au pouvoir. Un certain nombre de mesures positives sont prises. En ce qui concerne le regroupement familial, deux circulaires (10 juillet 1981 - 19 octobre 1982) apportent un sensible assouplissement :*

- la double procédure (introduction par l'O.N.I. (Office National de l'Immigration) ou régularisation sur place) est admise. C'est le respect du décret de 1976.*
- les membres de la famille, conjoint et enfants, sont autorisés à exercer un emploi. Seuls, les ascendants et les collatéraux ne peuvent travailler.*
- pour opérer un regroupement familial, le travailleur n'est plus obligé de faire venir toute sa famille.*

*Le 10 octobre 1984, que se passe-t-il ? Le gouvernement propose la modification du décret de 1976 : seule la procédure d'introduction par l'O.N.I. sera désormais possible. Autrement dit, un travailleur immigré ne peut plus faire d'abord venir sa famille, puis, obtenir ensuite pour elle la régularisation dite « sur place ».*

*Il faut, en terminant ce bref rappel des 40 dernières années, dire que le décret du 29 avril 1976 est le texte le plus important en matière d'immigration familiale. En effet :*

- *le regroupement des familles est reconnu comme un DROIT. Cela est confirmé par le Conseil de l'Europe : la France a signé la Convention sur le statut juridique du travailleur migrant,*
- *le décret est d'une autre nature juridique que les circulaires, qui sont modifiables et souvent confidentielles,*
- *enfin, ce décret admet la possibilité de régulariser les familles entrées par voie touristique, lorsqu'elles remplissent les conditions requises pour le regroupement familial.*



*Il serait trop long de donner ici les conditions à remplir pour les familles. C'est là pourtant que celles-ci se heurtent aux difficultés majeures. En principe, l'ensemble des démarches ne devrait pas dépasser un mois. Ce n'est malheureusement pas le cas, tant les délais s'allongent quand il s'agit de dossiers à remplir (et l'on sait que souvent il manque quelque chose) ou d'enquêtes à effectuer !*

*Ces récentes décisions gouvernementales ont fait couler beaucoup d'encre, disions-nous. Il y a d'abord les réactions de ceux qui sont systématiquement dans l'opposition. Nous n'en parlerons que pour mémoire. Nous connaissons leur position. Au mieux, ils se réjouissent ; au pire ils trouvent que cela est loin d'être suffisant. (cf. interview de J.-M. Le Pen à Minute : semaine du 15 au 21 octobre 1984).*

*Mais il y a surtout les réactions de bien d'autres organismes et personnes qui défendent depuis longtemps les droits des travailleurs immigrés et de leur famille.*

*A propos des mesures du 10 octobre 1984, les opinions divergent, et nous pourrions les réunir en deux groupes :*

- *ceux qui critiquent sévèrement ces mesures,*
- *ceux qui, sans se réjouir, essayent de prendre du recul et posent des exigences au gouvernement.*

I. — *Ceux qui critiquent ces mesures disent : « Elles révèlent un changement radical de politique ». « Ces mesures vont favoriser la création d'une nouvelle catégorie de clandestins, les femmes et les enfants ». « Elles s'attaquent plus aux victimes qu'aux causes de l'immigration clandestine, notamment les filières. De plus, elles remettent en cause les positions du gouvernement français dans le dialogue Nord-Sud ».*

*« La gauche nous lâche »... « Dans un premier temps, il y avait une volonté humanitaire et politique d'insérer les immigrés dans la société française. Peu à peu le gouvernement s'est rendu compte qu'il y avait une agressivité, un rejet accentué de la part de la population. Les autorités ont manqué de courage et les forces de gauche n'ont pas su occuper le terrain au moment où il était libre ».*

*Le Conseil des Associations d'immigrés en France (CAIF) espère une annulation des décisions du 10 octobre. En effet, le Conseil d'Etat, saisi le 22 octobre d'un projet de décret limitant le regroupement familial, pourrait déclarer ce texte anticonstitutionnel et non conforme à la Déclaration des Droits de l'Homme garantissant la possibilité de vivre en famille. Le CAIF estime que l'interdiction de la « régularisation sur place » des femmes d'immigrés (il y en a eu 15 000 sur 22 000 demandes en 1983) va stopper net tous les regroupements familiaux.*

*L'argument majeur de ceux qui reprochent au gouvernement la suppression de la « régularisation sur place » est le suivant : la seule procédure maintenue, celle de l'autorisation préalable avant le départ du pays d'origine, suppose cinq conditions draconiennes. Deux de ces conditions concernent les revenus (SMIC minimum) et le logement (15 m<sup>2</sup> pour deux personnes, 34 m<sup>2</sup> pour trois, etc. ...). Or le gouvernement ne veut plus comptabiliser les allocations familiales, souvent importantes, dans les sources de revenus des candidats au regroupement. Et surtout, il impose aux immigrés « une course impossible au logement » dénoncée par le CAIF.*

*De nombreux cas sont ainsi signalés d'immigrés se voyant refuser des appartements sociaux tant que leur famille n'est pas arrivée de fait en France alors, qu'à l'inverse, cette venue de leur famille est précisément soumise à la disposition d'un logement adéquat.*

*Les réactions négatives aux mesures du 10 octobre 1984 se manifestent par des titres du genre suivant : « Immigration : la mauvaise pente ». « Le regroupement des familles : arrêt ou coup d'arrêt ? ». « L'immigration sous contrôle : le conseil des ministres décide entre autres mesures l'arrêt des regroupements familiaux ».*

II. — *D'autres, par contre, sont moins catégoriques et disent que les mesures du 10 octobre, si elles ne menacent pas le droit, peuvent cependant le rendre inapplicable.*

*Pour que ce droit soit, non seulement reconnu, mais de fait accessible, il est demandé aux Pouvoirs Publics de prendre en compte les propositions suivantes :*

1. *Réduire les délais prévus pour l'instruction des demandes d'introduction. Pour cela, entre autres :*

- *supprimer la transmission du dossier à la Direction de la réglementation (Préfecture),*
- *dispenser les familles algériennes de l'obligation de produire un avis favorable du Maire de la commune où elles comptent s'établir. (Il s'agit là d'une véritable discrimination par rapport à ceux qui relèvent du régime général. L'attitude des Maires aboutit souvent à un blocage de la procédure).*

2. *Prendre en compte, contrairement au projet gouvernemental, l'ensemble des ressources potentielles de la famille (ressources salariales et sociales). Il en est ainsi pour les familles françaises. Il ne saurait être question d'introduire une discrimination pour les familles étrangères.*

3. *Mener à terme toutes les instructions de demandes faites dans le cadre de la procédure d'admission au séjour.*

*Le principal obstacle au regroupement est certes la difficulté d'obtenir un logement, il faut donc :*

- *mettre en place des antennes d'accueil départementales pour trouver des logements,*
- *obtenir des Comités départementaux de l'Habitat, que ce travail fasse l'objet d'une priorité absolue.*

4. *Confirmer clairement aux conjoints bénéficiaires du regroupement familial le droit à l'accès à l'emploi.*

5. *Eviter dans le cadre de la procédure d'introduction les frais liés au paiement d'un loyer plusieurs mois avant l'arrivée de la famille.*

*L'acceptation de ces 5 propositions par les Pouvoirs Publics serait la condition pour le remplacement par un « texte unique plus clair et plus actuel » des circulaires définissant la procédure du regroupement familial.*

### III. — La pierre d'achoppement : le logement.

Tous sont d'accord pour dire que le problème du logement est l'obstacle majeur à un regroupement familial, facile et rapide, et dans des conditions décentes d'existence.

L'insuffisance du parc locatif du logement social en France se retourne contre les étrangers, puisqu'il devient un obstacle au regroupement de la famille. D'autres obstacles, non négligeables viennent s'ajouter : la faiblesse des revenus, le nombre d'enfants, et aussi la pratique d'un grand nombre de municipalités. Ces municipalités mettent en avant le prétexte que le taux des étrangers dans la commune est déjà très important. Et on parle alors de « seuil de tolérance » et de « quotas ».

La question du logement est donc la pierre d'achoppement qui freine l'introduction des familles en France.

### IV. — Immigration : de nouvelles barrières ou des droits reconnus ?

Par les mesures du 10 octobre 1984, le gouvernement a-t-il mis de nouvelles barrières, au va-t-il aider les immigrés à mieux faire connaître leur droit à vivre en famille ?

C'est la question. Car finalement, si on affirme que le droit de tout être humain est de vivre avec sa famille, en même temps, il semble qu'on laisse subsister les obstacles majeurs à la réalisation de ce droit.

De fait, un bon nombre d'étrangers sont encore, ici, « interdits de vie familiale », et risquent de le rester !

Or, ce droit à vivre en famille est un droit de l'homme. La société française l'a reconnu. Dans ces conditions, va-t-elle continuer d'agir comme si elle ne tenait pas compte des règles qu'elle reconnaît ? Il ne revient pas seulement à l'étranger de réunir les conditions permettant d'accueillir les siens sur le sol français. Si ce droit est un droit absolu, il revient aussi à la société d'accueil de faire en sorte que les conditions soient réunies.

Le regroupement familial étant du ressort de la société française, à ce titre il relève aussi de notre responsabilité. Que nos associations, nos organisations professionnelles et syndicales, nos Eglises s'engagent pour réunir les moyens qui rendront possible aux étrangers de ne plus être des « interdits de vie familiale ».

C'est une responsabilité qui nous concerne d'autant plus que l'immigration a été dans notre pays, comme en Europe, un facteur déterminant pour l'industrialisation et l'aménagement du territoire. Cet apport massif de main-d'œuvre a été essentiel.

*La crise économique, avec son cortège de restructuration, de chômage, de pauvretés, semble apporter aussi avec elle un repli sur soi, un refus de l'étranger. On a vu tout le parti que les forces d'extrême droite ont su tirer de ce repli, de ce refus. « L'effet Le Pen », la pression de l'opinion, celle de plusieurs élus locaux ne sont-ils pas à l'origine de ce qui apparaît comme un infléchissement dans la ligne d'action du gouvernement ?*

*Mais c'est bien au-delà de nos frontières, c'est « au-delà de l'Hexagone » qu'il faut regarder, comme nous y invite l'éditorial écrit par un immigré, dans « Sans Frontière » (n° 88/89) d'octobre 1984 :*

*« Si la crise se fait dure ici, elle se fait mortelle de l'autre côté de la mer. Le Tiers Monde tape, avec de plus en plus d'insistance, à la porte des nantis. Et il ne va pas s'arrêter. La police des frontières n'y pourra rien. Les Français à qui on fait croire qu'on va tarir les filières d'immigration clandestine, tout en se bouchant les oreilles et les yeux sur le Tiers Monde, ne manqueront pas de demander des comptes demain à ceux qui, aujourd'hui, leur font de telles promesses ».*

*Oui, c'est le Tiers Monde qui tape à la porte des nantis. Et si tout ce bruit fait autour de l'immigration pouvait nous faire prendre un peu mieux conscience qui le Tiers Monde est aussi chez nous, ce bruit ne serait pas inutile.*

#### ERRATA N° 109

page 28, 6<sup>e</sup> ligne avant la fin de page :

au lieu de « celle enfermée », lire : « elle reste enfermée »

page 34, 8<sup>e</sup> ligne en haut de page :

au lieu de « sans irréductibilité », lire : « son irréductibilité »

page 40, L'Esprit, 2<sup>e</sup> ligne :

au lieu de « évidemment », lire « évidemment » (du verbe évider).